UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1935-1936. — N° 135

CHATEAUBRIAND

Essai Médico-Psychologique

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le lundi 27 juillet 1936

PAR

Gabriel-Jean FAURE

Élève du Service de Santé de la Marine

Né à TOULON (Var), le 7 juin 1911

Examinateurs de la Thèse

MM. PERRENS, professeur ..... *Président.*

MAURIAC, professeur ..... *Juges.*

CREYX, professeur ..... *Juges.*

PIÉCHAUD, agrégé ..... *Juges.*

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DELMAS

6, place Saint-Christoly

1936

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41543912_0016

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1935-1936. — N° 135

CHATEAUBRIAND

Essai Médico-Psychologique

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le lundi 27 juillet 1936

PAR

Gabriel-Jean FAURE

Élève du Service de Santé de la Marine

Né à TOULON (Var), le 7 juin 1911

Examinateurs de la Thèse

MM. PERRENS, professeur ..... *Président.*

MAURIAC, professeur ..... *Juges.*

CREYX, professeur ..... *Juges.*

PIÉCHAUD, agrégé ..... *Juges.*

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DELMAS

6, place Saint-Christoly

1936

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

DOYEN : M. MAURIAC.

ASSESSEUR : M. LABAT.

DOYEN HONORAIRE : M. C. SIGALAS.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, RIVIÈRE, BARTHE, DENIGÈS, BEILLE, CASSAËT, CHAVANNAZ, PACHON.

PROFESSEURS :

	MM.		MM.
Clinique médicale	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie	MANDOUL
id.	DUPÉRIÉ.	Médecine expérimentale	AUBERTIN.
Clinique chirurgicale	BÉGOUIN.	Clinique ophtalmologique	TEULIÈRES
Clinique chirurgicale et gynécologique	GUYOT.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie	ROCHER.
Pathologie et thérapeutique générales	CARLES.	Clinique méd. des maladies des enfants	CRUCHET.
Clinique d'accouchements	ANDÉRODIAS.	Chimie biologique et médicale	DELAUNAY
Anatomie pathol. et microscopie clinique	SABRAZÈS.	Physique médicale et pharmaceutique	C. SIGALAS.
Anatomie	VILLEMIN.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques	BONNIN.
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUIL.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	PORTMANN.
Chimie	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée	LABAT.
Botanique et matière médicale	GOLSE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie	CREYX.
Pharmacie	DUPOUY.	Clinique dentaire	DUBECQ.

MM. LACOSTE (Histologie). PERY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales). PAPIN (Chirurgie générale). R. SIGALAS (Parasitologie et sciences naturelles). JEANNENEY (Chirurgie générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie	N.	Chirurgie générale	CHARRIER.
id.	DUFOUR.	id.	LOUBAT.
Physiologie	FABRE.	Obstétrique	RIVIÈRE.
Médecine générale	DAMADE.	Ophtalmologie	BEAUVIEUX.
id.	PIÉCHAUD.	Oto-rhino-laryngologie	DESPONS.
id.	DELMAS-MARSALET.	Dermatologie et syphiligraphie	JOULIA.
id.	DE GRAILLY.	Physique médicale	WANGERMEZ.
id.	FONTAN.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie	VITTE

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Physiologie	FABRE.	Zoologie et parasitologie	R. SIGALAS.
Médecine opératoire	PAPIN.	Physique médicale et pharmaceut que	WANGERMEZ.
Accouchements	RIVIÈRE.	Botanique	GIRARD.
Pathologie médicale	DELMAS-MARSALET.	Médecine légale	DERVILLÉE.
Puériculture	FAUGÈRE.	Bactériologie	MOUREAU.
Pharmacie chimique	VITTE.	Urologie	DARGET.

Ophtalmologie ..... MM. CABANNES (en congé).

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. N.

Le Secrétaire de la Faculté : ROUGERIE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

A LA MEMOIRE DE MON PERE

A MA MERE

Bien faible témoignage de ma reconnaissance et de ma tendresse filiale.

A MA FEMME

Que pourrais-je lui dire qu'elle ne sache déjà ?

A MA FILLE

A MA SŒUR

A MON BEAU-PERE

Qui est devenu pour moi un second père.

A MA BELLE-MERE

A MES JEUNES BEAUX-FRERES

A TOUS MES AMIS

A MES JUGES

A Monsieur le Médecin général CAZAMIAN

Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé
de la Marine et des Troupes coloniales,
Officier de la Légion d'honneur,
Officier du Mérite maritime,
Officier de l'Instruction publique.

A Monsieur le Médecin en chef BRUN

Sous-Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé
de la Marine et des Troupes coloniales,
Officier de la Légion d'honneur,
Décoré de la Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

Monsieur le Professeur Ch. PERRENS

Médecin-chef de l'Asile d'aliénées de Château-Picon,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.

Notre plus vive gratitude pour l'honneur qu'il nous a fait en acceptant la présidence de notre thèse.

CHATEAUBRIAND

Étude Médico-Psychologique

I

INTRODUCTION

« Dans tous les arts, l'artiste ne peint que son âme. »

(A. France, *Le crime de Sylvestre Bonnard.*)

Tout a été dit sur Chateaubriand, ou presque, et l'on pourrait garnir une bibliothèque de tous les livres qu'il a suscités : c'est assez dire l'importance qu'a eue et que possède encore un tel homme sur la pensée française : non seulement par ses écrits — dont certains portent trop la marque de son temps pour éveiller en nous autre chose qu'un intérêt historique — mais encore par son existence : existence orageuse et polymorphe, qui est son chef-d'œuvre, et pour laquelle il s'est donné peut-être plus de mal que pour ses livres. Aussi me bornerai-je strictement au point de vue médico-psychologique, qui est le centre même de cette œuvre et de cette vie.

« Que l'on sauve mes restes d'une sacrilège autopsie, que l'on s'épargne le soin de chercher dans mon cerveau glacé et dans mon cœur éteint le mystère de mon être », a dit Chateaubriand dans l'avant-propos des *Mémoires d'outre-*

tombe. Loin de vouloir commettre une œuvre sacrilège, je voudrais au contraire trouver dans cette étude des raisons d'aimer et de faire aimer Chateaubriand. Quel passionnant problème que d'essayer de mettre en lumière le lien qui unit l'homme à l'œuvre. Quels éléments préexistants en lui l'ont fait justement écrire cette œuvre et non pas une autre ? Je ne peux pas mieux m'expliquer qu'en disant, avec le Docteur Voivenel : « On nous reproche, à nous, médecins, de trop nous attacher au tempérament ou à la constitution quand nous nous mêlons de critique littéraire. Nous estimons au contraire qu'il ne saurait y avoir de critique vraiment complète sans cette connaissance. Le génie est construit de chair, il doit être ausculté. » (1).

(1) *La chasteté perverse.*

II

BIOGRAPHIE

« Il existe des rapports incessants entre l'instinct et le destin, ils se soutiennent l'un l'autre, et ils rôdent la main dans la main autour de l'homme inattentif. »

(MAETERLINCK, *La sagesse et la destinée.*)

« Quand la mort baissera la toile entre moi et le monde, on trouvera que mon drame se divise en trois actes : Depuis ma première jeunesse jusqu'en 1800, j'ai été soldat et voyageur; depuis 1800 jusqu'en 1814, sous le Consulat et l'Empire, ma vie a été littéraire; depuis la Restauration jusqu'à aujourd'hui, ma vie a été politique. » Tel est le jugement que Chateaubriand porte sur sa propre vie dans une préface des *Mémoires d'outre-tombe*, avec ce désir qui ne le quitta jamais de faire de sa vie une œuvre d'art accomplie.

L'enfant. — François-René de Chateaubriand naquit à Saint-Malo le 4 septembre 1768 — vingt jours après Napoléon, remarquera-t-il — alors que soufflait une romantique tempête d'équinoxe. Il était le dernier de dix enfants; et ses parents, petits gentilshommes bretons, le mirent en nourrice à la campagne.

Il avait trois ans, quand on le ramena à Saint-Malo, dans sa famille, parmi ses quatre sœurs et son frère aîné, qui était le favori de sa mère, et qu'elle lui donnait toujours en exemple. Il se prit tout de suite d'affection pour Lucile, son aînée de deux ans, cadette délaissée elle aussi, et ils grandirent ensemble, jouant sur la grève de la pleine mer et dans les rochers avec tous les petits polissons de la ville;

mais le petit garçon aimait les jeux solitaires : il se tenait aussi à l'écart à cause de son manque d'argent et de ses vêtement déguenillés, car il était déjà sensible à l'élégance, et il souffrait autant de la sévérité de ses parents que de ne pas se sentir égal aux autres.

Sur ces entrefaites, son père, avec toute sa famille, se retira à Combourg, qu'il avait fini d'aménager; mais le petit François partit presque aussitôt en pension à Dol. Il y fut bon élève, assez espiègle, et y demeura jusqu'à sa première communion. Son père alors le destina à la marine : l'église ou la mer étaient la seule ressource pour un cadet. A Brest, abandonné à lui-même pour la première fois, au lieu de se lier avec ses futurs camarades, il reste à l'écart, et il s'ennuie tellement dans cette solitude qu'il trouve le courage de braver la volonté de son terrible père, et qu'il rentre à Combourg sans autorisation, déclarant, pour gagner du temps, qu'il veut être homme d'église. Le voici dans ce triste château de Combourg, qui va influer sur toute sa vie : manoir lugubre, où disparaissent, logés aux quatre coins de l'édifice, les douze êtres vivants qui l'habitent. Le caractère dur et taciturne du père, les interminables veillées de famille, les histoires de revenants que chuchotent sa mère et ses sœurs, ne sont pas faits pour égayer l'humeur de l'adolescent. Il partage ses tristesses avec Lucile, ils font leurs premiers essais littéraires, ils se promènent tous les deux dans les bois, ils s'exaltent l'un l'autre, et en arrivent à vivre dans une tension continuelle. Au moment où l'homme commence à s'éveiller en lui, il se replie sur lui-même, au haut de la tourelle où il loge; il se forge un monde chimérique, où il déverse pêle-mêle toutes les aspirations que la puberté fait monter en lui; il crée une femme idéale, « sa sylphide », la chargeant des traits de toutes les femmes qu'il connaît, vivant avec elle toutes les sortes d'aventures irréelles et sensuelles que peut imaginer un garçon de quinze ans, tentant même une fois de se suicider. A vivre deux ans

comme cela, il finit par tomber gravement malade; et, dès qu'il est rétabli, son père l'envoie à Paris retrouver son frère.

Il ne tiendrait qu'à lui, en cours de route, d'avoir sa première aventure d'amour; mais ce jeune homme chaste, si ardent en imagination, est timide dans la vie réelle. Il est présenté au roi, mais la Cour l'intimide bien plus encore. Il obtient enfin un brevet de sous-lieutenant et va en garnison à Cambrai (1786). Son père meurt d'apoplexie, et sa mère, soucieuse de l'avenir du chevalier — car il est alors « le chevalier », personnage de comédies à la mode ou de romans libertins — sa mère le fait vaguement tonsurer, pour lui permettre d'entrer dans l'Ordre de Malte.

Il a vingt-deux ans, et il est à Paris, quand la Révolution éclate. Il traîne toujours sa solitude intérieure dans sa famille, dans les rues, au théâtre. Il veut faire preuve de courage devant les premières têtes coupées qu'il voit porter sur des piques, mais à la longue il songe de plus en plus à passer aux Etats-Unis pour découvrir — quelles lectures lui ont-elles inspiré ce projet ? — le passage au Nord-Ouest de l'Amérique. « Le chaos augmentait. Il suffisait de porter un nom aristocrate pour être exposé aux persécutions... Je résolus donc de lever mes tentes. Je laissai mon frère et mes sœurs à Paris, et je m'acheminai vers la Bretagne. Le 8 avril 1791, il s'embarque. « Ici changent mes destinées. Again to sea (Byron). »

Le voyageur et le soldat. — Après trois mois de traversée, durant lesquels il fait l'admiration de l'équipage à monter dans la hune du grand mât, il débarque à Baltimore. Le temps de rendre visite à Abraham Lincoln, et il s'équipe en trappeur, laisse pousser sa barbe, et s'avance à travers les savanes du Nouveau Monde. Il remarque en passant que les femmes indiennes ne sont jolies qu'à 14 ans, pousse jusqu'aux chutes du Niagara, et rencontre deux Floridiennes, l'une triste, l'autre fière, qu'il aime également, et avec qui il passe quelques journées heureuses, jusqu'au jour où deux

Indiens les lui enlèvent. Il s'en consolera en en faisant deux personnages de ses romans : « J'ai fait de l'une une vierge, et de l'autre une chaste épouse, par expiation. »[1]. Un journal qui lui tombe entre les mains lui apprend l'arrestation de Louis XVI. Il tourne bride, s'embarque en toute hâte, et fait naufrage en touchant la terre natale. Le voici de nouveau à Saint-Malo. Il veut rejoindre l'armée des émigrés; il lui manque ce qui lui manquera toute la vie, l'argent. Pour lui en procurer, sa mère et Lucile le marient avec une jeune fille qu'il connaît à peine, Céleste de La Vigne; il se laisse faire. Là encore, nouvel événement romanesque : un parent fait opposition au mariage, et la nouvelle mariée est enfermée dans un couvent avec Lucile, qui ne la quitte pas plus que son ombre. Chateaubriand réussit à les en tirer, et ils partent pour Paris. Il a le malheur de jouer sa petite fortune; il en perd la plus grosse part, et oublie le peu qui lui reste dans un fiacre. Il laisse sa femme, toujours escortée de Lucile, et réussit tant bien que mal à passer la frontière.

Dans l'armée des émigrés, comme partout ailleurs, il y a des riches et des pauvres; Chateaubriand est de ces derniers. Il traîne dans la boue, crachant le sang, son sac et son bidon sur le dos. Le manuscrit d'*Atala*, qu'il porte toujours sur lui, le sauve d'une balle. Il prend part à plusieurs engagements; il est blessé à la jambe. L'armée des émigrés se disloque, et, sans un sou en poche, il gagne la mer à pied, à travers la forêt des Ardennes : un oncle l'attend à Jersey pour le faire passer en Angleterre. La variole le prend en cours de route, sa plaie se rouvre, la gangrène s'y met, et il reste pendant quatre mois entre la vie et la mort.

Mal rétabli, il passe en Angleterre; il y connaît la misère parmi les émigrés français qui s'entraident mutuellement, tous plus pauvres les uns que les autres. Il tousse, crache le sang, s'imagine qu'il lui reste peu de temps à vivre, et se

---

(1) *Mémoires.*

hâte d'écrire l'*Essai sur les révolutions*, qui lui demande beaucoup de travail, d'autant plus que dans la journée il fait des traductions pour gagner un peu d'argent. Un parent réussit enfin à lui faire tenir une certaine somme. Chateaubriand écrit beaucoup, notamment son « terrible manuscrit des *Natchez*, de deux mille trois cent quatre-vingt-treize pages in-folio »[2]. Il fait connaissance de Fontanes, qui va rester son meilleur ami, il a une aventure avec une jeune fille de bonne famille, Charlotte Ives, mais se souvient à temps qu'il est marié. La nouvelle de la mort de sa mère lui fait faire un retour sur lui-même, et lui inspire la première idée du *Génie du christianisme*. Peu à peu, les émigrés rentrent en France, où Napoléon, premier consul, ferme les yeux. Et c'est sous un faux nom et sous la nationalité suisse que Chateaubriand regagne son pays.

Le poète. — Il se fixe à Paris. Il n'a pas vu sa femme depuis huit ans. Il attendra trois ans pour l'appeler auprès de lui. Il publie *Atala*, en 1801 — il a alors trente-quatre ans — c'est un grand succès. Atala, Chactas, le père Aubry et Chateaubriand deviennent à la mode. Sa gloire l'enivre, tout en l'intimidant : « J'aimai la gloire comme une femme, comme un premier amour. »[3]. Il en prendra vite l'habitude, sans cesser d'en apprécier les joies.

Il devient le centre d'un petit groupe formé de Joubert, Fontanes, Chénedollé, Guéneau de Mussy, et surtout de la comtesse de Beaumont, pour qui il éprouve un très grand amour — amour partagé du reste — peut-être le seul de sa vie. Il travaille ferme : « Il en perd le boire et le manger », écrit Mme de Beaumont, qui l'aide en recopiant des citations; et le *Génie du christianisme*, où est inclus *René*, paraît en 1802 avec un énorme succès.

Napoléon, qui vient de signer le Concordat, se fait pré-

---

(2) *Mémoires.*
(3) *Mémoires.*

senter le poète, et l'envoie, avec le cardinal Fesch, ambassadeur auprès du Saint-Siège. Mme de Beaumont vient le rejoindre à Rome, déjà malade, et meurt dans ses bras. C'est un coup très dur pour Chateaubriand. Il demande son congé de l'ambassade, et, après avoir vendu le peu qu'il possède pour faire élever un monument à la morte, il rentre en France auprès de sa femme. Peu de temps après, Lucile meurt à Saint-Germain, loin de son frère.

L'Empereur le nomme ambassadeur dans le Valais. Il va partir avec sa femme — c'est la première fois qu'il l'emmène — quand il apprend l'exécution du duc d'Enghien. Il démissionne, ce qui demande un certain courage. Considéré comme suspect, il se retire dans sa propriété de la Vallée-aux-Loups, qu'il embellit avec amour; puis il se décide à réaliser un projet dont il rêvait depuis longtemps : il va en Orient, il visite la Grèce et Jérusalem (1806). De retour à Paris, il publie en 1809 *les Martyrs*, épopée en prose, toute pleine des idées du *Génie du christianisme*, dont le retentissement est grand, mais le succès discuté. En 1811, il fait paraître l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, commence ses *Mémoires d'outre-tombe*, et entre à l'Académie française. Mais il n'y siégera pas de sitôt, car il refuse de refaire son discours, jugé inacceptable par l'Empereur.

Sa gloire ne fait que croître. Il est le centre de toute une cour féminine; les adoratrices se succèdent; il n'aime pas, à vrai dire; il se laisse plutôt aimer. Pendant les dernières années de l'Empire, il est très lié avec la duchesse de Duras : il semble que ce qu'il aime en elle, ce soit surtout la haute opinion qu'elle a de ses qualités d'homme politique, car, après la gloire littéraire, il veut maintenant goûter du pouvoir; avec la chute de l'Empire commence son rôle.

L'homme politique. — La publication de son pamphlet : *De Buonaparte et des Bourbons*, a plus fait pour la Restauration, dira Louis XVIII, qu'une armée de cent mille hommes. Dès l'entrée du roi à Paris, Chateaubriand offre ses

services. Mme de Duras le fait nommer ambassadeur à Stockolm, mais le retour de Napoléon ne lui laisse pas le temps de rejoindre son poste. Il suit Louis XVIII à Gand, où ce dernier le nomme ministre d'Etat. Après les Cent-Jours, il est fait pair de France (1815). Il publie *La Monarchie selon la Charte*, « catéchisme constitutionnel », qui lui vaut d'être rayé de la liste des ministres d'Etat. Sans ressources, il doit faire vendre ses livres à la criée, et la Vallée-aux-Loups. Il se lie avec Villèle, chef de l'opposition royaliste à la Chambre élective, tandis que lui l'est à la Chambre des pairs.

La même année, auprès de Mme de Staël mourante, il rencontre Mme Récamier, qu'il avait connue douze ans auparavant; comme César, il n'a qu'à se présenter pour vaincre. C'est le début d'une longue liaison, entrecoupée d'infidélités de Chateaubriand, et qui va durer jusqu'à sa mort.

En octobre 1818, il fonde le journal *Le Conservateur*, groupant autour de lui tous les royalistes constitutionnels et catholiques. La censure — rétablie en 1820, après l'assassinat du duc de Berry, héritier de la couronne — l'oblige à en suspendre la parution : « A cette première époque de ma polémique, dit-il [4], je culbutai l'ancien ministère, et fis entrer M. de Villèle au pouvoir. » En récompense, il est nommé ambassadeur à Berlin (1821), puis réintégré dans son ministère d'Etat. Mais il démissionna deux mois après pour accompagner dans sa chute le ministère Villèle.

Ambassadeur à Londres (1822), il y revoit Charlotte Ives, mariée et mère de famille. Il prend part en qualité de plénipotentiaire au Congrès de Vérone (1822), devient ministre des Affaires étrangères, décide *sa* guerre d'Espagne, « le grand événement politique de ma vie » [4], et finalement est renvoyé le 6 juin 1824 par ce même Villèle, qu'il avait soutenu quatre ans plus tôt. Il prend très mal la chose, et commence une longue campagne de presse, qui se poursuit sous

---

(4) *Mémoires.*

Charles X. Entre temps, il publie *Les Natchez* et *Les Aventures du Dernier Abencérage*. A la chute de Villèle (1827), nommé ambassadeur à Rome, il s'y emploie à l'élection du successeur du Pape Léon XII, et réussit à faire élire son *Pape*.

En mai 1828, il vient en France en congé, et rencontre à Cauterets une étrangère de seize ans, qui, depuis deux ans, lui écrivait sans le connaître; il repousse doucement l'offre qu'elle lui fait de son amour et d'elle-même : « Fleur charmante que je ne veux pas cueillir. »

La formation du ministère Polignac le rappelle brusquement à Paris. Il donne une fois de plus sa démission d'ambassadeur. « J'eus le pressentiment... qu'étant accouru pour défendre les libertés publiques, je serais obligé de défendre la royauté »[5]. Au milieu des journées de la révolution de juillet, une foule de jeunes gens le portent en triomphe sur leurs épaules jusqu'à la Chambre des pairs. Charles X abdique; et avec la chute de la légitimité, Chateaubriand termine volontairement sa carrière politique. Il envoie sa démission de pair et de ministre d'Etat (10 août 1830) : « Retourné à mes instincts primitifs, je redeviens libre et voyageur; j'achève ma course comme je la commençai. »[6].

La vieillesse. — Qui dit vieillard voit par association d'idées le coin du feu et les pantoufles. Chateaubriand a soixante-deux ans. Il publie une brochure : *De la Restauration et de la Monarchie élective*, quatre gros tomes d'histoire : *Les Etudes historiques* (avril 1831), et part pour Genève (mai 1831) : il a l'intention de finir ses jours en exil, lié plus de force que de gré à la pauvre Mme de Chateaubriand : « Faute de quelques pistoles, il faut rester en face l'un de l'autre, à se maugréer, à se manger l'âme et le blanc des yeux. »[7]. Il rentre à Paris, espérant vendre sa maison de la rue d'Enfer : il s'en faut de peu qu'on ne le mêle à la cons-

(5) *Mémoires.*
(6) *Mémoires.*
(7) *Mémoires.*

piration de la rue des Prouvaires, dont le but était d'enlever Louis-Philippe et sa famille. Il est arrivé aussi à point pour se trouver au milieu de l'épidémie de choléra (1832).

En avril, la duchesse de Berry débarque secrètement à Marseille dans l'espoir de soulever la France; et, le 20 juin, bien qu'il n'y soit pour rien, Chateaubriand est emprisonné, prévenu de complot contre la sûreté de l'Etat. Au bout de dix jours, une ordonnance de non-lieu le libère, et Mme de Chateaubriand, affolée, le décide à partir de nouveau pour la Suisse. A la nouvelle de l'arrestation de la duchesse de Berry, il regagne Paris pour la défendre, publie le *Mémoire sur la captivité de la duchesse de Berry*, où tonne la phrase : « Madame, votre fils est mon roi. » Il est traduit devant la cour d'assises (février 1833), et acquitté, ce qui lui vaut une ovation à la sortie.

Une lettre que lui fait parvenir en secret la duchesse, prisonnière à Blaye, l'envoie à Prague auprès de Charles X. Un mois lui suffit pour aller et revenir. Il n'a pas retrouvé depuis deux mois ses habitudes de Paris, et la petite société dont s'entoure Mme Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois, que la duchesse, libérée, l'appelle à Venise pour lui demander conseil; de là, elle l'envoie de nouveau à Prague.

De retour à Paris, en octobre 1833, il partage son temps entre la rédaction des derniers livres de ses mémoires et la lecture des premiers à l'Abbaye-aux-Bois, devant une douzaine de privilégiés, dont Sainte-Beuve. En 1834, il fait représenter sa tragédie de *Moïse;* elle n'a aucun succès. Sa vie se partage entre les réunions quotidiennes à l'Abbaye et les travaux littéraires auxquels il est astreint pour se procurer des ressources : la traduction du *Paradis perdu*, l'*Essai sur la littérature anglaise* (1836). Ses amis forment une société par actions qui lui achète ses *Mémoires*, et lui assure ainsi de quoi vivre tranquille.

L'année 1838 est marquée par un voyage qu'il fait dans le Midi, la publication du *Congrès de Vérone*, et son déména-

gement : il s'installe rue du Bac, à dix minutes de Mme Récamier. Le 25 septembre 1841, il termine ses mémoires : « Il ne me reste plus qu'à m'asseoir au bord de ma fosse; après quoi, je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité. » (8).

Malade, paralysé par la goutte, il va aux eaux à Néris (1842), à Bourbonne-les-Bains (1843), ce qui ne l'empêche pas de se rendre à Londres, où l'appelle le comte de Chambord, d'écrire — il a alors soixante-quinze ans — *La Vie de Rancé*, d'aller à Venise revoir son jeune roi.

En 1846, il fait une chute et se casse la clavicule; il peut de moins en moins marcher, et c'est porté dans un fauteuil à sa descente de voiture qu'il va rendre sa visite quotidienne à Mme Récamier, qui, elle, perd la vue. Mme de Chateaubriand meurt le 9 février 1847 : il est très frappé de la perte de cette vieille compagne de sa vie, si souvent malmenée, toujours fidèle et indispensable. Il propose néanmoins à Mme Récamier de l'épouser, mais elle refuse. Le 4 juillet 1848, après avoir vu la naissance de la deuxième République, il meurt en pleine connaissance, assisté jusqu'au bout par sa vieille amie aveugle. Et il est enterré dans la tombe qu'il s'était réservée depuis longtemps, à Saint-Malo, sur un rocher au milieu de la mer.

Mme Récamier ne devait pas lui survivre un an.

---

(8) *Mémoires*.

III

ETUDE MEDICALE

« Les maladies nous gâtent le jugement et le sens, et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute pas que les petites n'y fassent impression à leur proportion. »

(Pascal.)

Etat physique et état psychique s'intriquent et retentissent mutuellement l'un sur l'autre. Ce n'est que pour la commodité de l'étude qu'il me faudra les séparer, et que j'étudierai dans un premier chapitre la santé de Chateaubriand et dans un second son état intellectuel.

*
* *

« Du caractère de mes parents sont nés les premiers sentiments de ma vie. »[1]. Quels étaient donc ces parents, qui eurent tant d'influence sur sa santé physique et morale ?

Parmi ses ancêtres, Chateaubriand signale au XVIIIe siècle Alexis de Chateaubriand : « Ivrogne décidé, il passait ses jours à boire, vivait dans le désordre avec ses servantes, et mettait les plus beaux titres de sa maison à couvrir des pots de beurre. »[1].

Son père, René-Auguste de Chateaubriand, après une vie mouvementée de marin et de cadet pauvre, passée à courir après la fortune qui lui permettrait de rétablir une situation digne de son nom, s'était marié sur le tard. « Grand et sec,

(1) *Mémoires.*

il avait le nez aquilin, les lèvres minces et pâles... Son état habituel était une tristesse profonde, que l'âge augmenta, et un silence dont il ne sortait que par des emportements... Hautain aux Etats de Bretagne avec les gentilshommes, dur avec ses vassaux à Combourg, despotique et menaçant dans son intérieur, ce qu'on sentait en le voyant, c'était la crainte. »(2). Il fut un éducateur dur et intransigeant : « J'avais une répugnance pour certains mets, on me forçait d'en manger... Pour le feu, même rigueur : il ne m'était pas permis d'approcher de la cheminée. Il y a loin de ces parents sévères aux gâte-enfants d'aujourd'hui »(3), constate mélancoliquement son fils. Il présenta sur ses vieux jours plusieurs attaques de paralysie — « son bras gauche avait un mouvement convulsif qu'il était obligé de contenir avec sa main droite »(4) — et mourut d'apoplexie.

Sa mère, Pauline-Suzanne de Bedée, annihilée par son terrible mari, devenait à son tour, hors de sa présence, un tyran domestique, malgré toutes ses vertus : « Avec de l'ordre, ses enfants étaient tenus sans ordre; avec de la générosité, elle avait l'apparence de l'avarice; avec de la douceur d'âme, elle grondait toujours : mon père était la terreur des domestiques, ma mère le fléau. »(5). Elle eut dix enfants, dont les quatre premiers ne vécurent que quelques mois, ce qui, associé à l'hémorragie cérébrale dont mourut son mari, pourrait éveiller en nous l'idée de spécificité. Mise en prison sur ses vieux jours par la Révolution, elle mourut en 1798.

Son frère aîné, Jean-Baptiste, fut guillotiné en 1793. Parmi ses quatre sœurs, Julie mourut un mois après sa mère, à peine âgée de trente-trois ans, les deux autres vécurent sans histoire, la dernière fut Lucile.

---

(2) *Mémoires.*
(3) *Mémoires.*
(4) *Mémoires.*
(5) *Mémoires.*

*
* *

« Lucile était grande, et d'une beauté remarquable et sérieuse. Son visage pâle était accompagné de longs cheveux noirs; elle attachait souvent au ciel ou promenait autour d'elle des regards pleins de tristesse ou de feu » : ainsi la revoit Chateaubriand quand il écrit ses *Mémoires*. Plus loin, il l'appellera : « Fleur flottant sur l'abîme. » Toute sa vie elle fut une âme un peu hagarde, instable, désorientée, mais qui revenait toujours se fixer sur l'image de son frère cadet.

Toute jeune, elle avait présenté une scoliose, pour laquelle on lui faisait porter un corset en fer. A quinze ans, elle avait déjà des accès de pensées noires; elle parlait d'entrer en religion, elle prétendait avoir des rêves prophétiques, elle écrivait des poésies, tristes bien entendu — ce fut elle qui éveilla la vocation littéraire de son frère. « Tout, dira-t-il, lui était souci, chagrin, blessure. » (6).

Au sortir de la prison, où, pendant la Révolution, elle fut enfermée avec sa mère et la femme de son frère, elle épousa un vieillard, M. de Caud; mais elle le quitta après trois mois de mariage, épouvantée par les ardeurs renaissantes de son vieux mari, qui, du reste, ne tarda pas à mourir.

Veuve, elle ne se fixa nulle part, tournant autour de son frère, mais n'osant pas rester définitivement auprès de lui, et se rabattant, faute de pouvoir l'accaparer, sur les femmes qui le touchaient de plus près : Mme de Beaumont, et surtout Mme de Chateaubriand, sur qui elle finit par exercer une véritable tyrannie. Elle était violente, impérieuse; les idées de persécution qui la tourmentaient depuis sa jeunesse l'assaillaient de plus en plus, en même temps peut-être que l'image qu'elle se faisait de son personnage fatal et tourmenté l'encourageait dans sa mélancolie. « Le cœur de Lucile ne pouvait battre que dans un air fait exprès pour elle. » (7).

---

(6) *Mémoires.*
(7) *Mémoires.*

Un ami de son frère, Chènedollé, la demanda en mariage; elle accepta, puis reprit sa parole; il semblait qu'il n'y eût pour elle qu'un amour possible : celui qu'elle ne pouvait pas s'avouer. Errant de l'une à l'autre, à charge à tous et à elle-même, écrivant à son frère des lettres désespérées : « La seule pensée de notre réunion m'a soutenue. Aujourd'hui que je perds sans retour l'espoir de couler ma carrière auprès de toi, souffre mes chagrins », elle finit par mourir loin de ce frère tant aimé, qui ne put même pas venir à son lit de mort.

Quel substratum organique pourrait-on trouver à sa névrose d'angoisse ? Cette instabilité, ce nervosisme, cet « œil de feu » dont parle Chateaubriand, cette agitation, ce climat interne perpétuellement orageux, évoquent assez le tableau clinique de l'instabilité thyroïdienne, que nous pourrions aussi déceler chez ce frère, dont il est grand temps de parler.

*
* *

Un tableau célèbre de Girodet représente Chateaubriand les cheveux au vent, frisant sur un front très haut, le regard perdu au loin. Voici comment le dépeint la baronne de Hohenlauhen : « M. de Chateaubriand est d'une taille assez petite, et pourtant élancée. Son visage ovale a une expression de piété et de mélancolie. Il a les cheveux et les yeux noirs : ceux-ci brillent du feu de son esprit... » (8). Nous retrouvons ici ces yeux brillants de Lucile : était-ce une simple métaphore ?

Il est certain que Chateaubriand était beau, et il le savait; s'il parle dans ses *Mémoires* du petit « Breton obscur, sans gloire, sans beauté, qui passerait ignoré, qu'aucune femme n'aimerait », c'est pour mieux nous faire apprécier combien le contraire s'est réalisé. Il était très sensible à l'élégance, quitte à se faire punir pour sa tenue « fantaisie » — dirions-nous aujourd'hui — quand il était sous-lieutenant. Il n'est

(8) *Mémoires.*

pas un livre des *Mémoires*, où il ne nous décrive en quelques mots ses vêtements du moment. Il resta très longtemps jeune d'aspect, malgré ses cheveux blanchis précocement et ses tempes dégarnies.

Toute sa vie, qui fut longue puisqu'il mourut à quatre-vingts ans, il se plaignit de sa santé. Déjà, à sa naissance, il était frêle et peu vigoureux : « J'étais presque mort quand je vins au jour; le mugissement des vagues empêchait d'entendre mes cris. » (9). Il semblait si chétif que la nourrice à qui on le confia fit vœu de le vouer à la Vierge jusqu'à l'âge de six ans s'il vivait.

Il grandit en liberté, au bord de la mer, ne rentrant à la maison que pour être grondé, aussi turbulent que les polissons de la ville, dont il fait ses amis : « J'en remplissais la cour et les escaliers de la maison. Je leur ressemblais en tout : je parlais leur langage, j'avais leur façon et leur allure, j'étais vêtu comme eux. » (10).

Au collège de Dol, c'est un mélange de bon élève et de garnement. Il y prend la fièvre tierce, on le renvoie chez lui quelque temps avec un précepteur pour ne pas lui faire perdre le courant de ses études. Au moment de la puberté, tant par l'étrange exaltation où il vit à Combourg que par les pratiques solitaires qu'elle dut entraîner, il tombe gravement malade : état prétuberculeux, psychasthénie ? On le croirait en lisant les descriptions qu'il en donne : « Je parlais peu, je ne parlai plus; j'étudiais encore, je jetai là les livres... J'avais tous les symptômes d'une passion violente; mes yeux se creusaient, je maigrissais, je ne dormais plus... Ma poitrine se gonfla, la fièvre me saisit; on envoya chercher à Bazouches un médecin... Il m'examina attentivement, ordonna des remèdes, et déclara qu'*il était surtout nécessaire de m'arracher à mon genre de vie*. Je fus six semaines en péril. » (11).

(9) *Mémoires.*
(10) *Mémoires.*
(11) *Mémoires.*

Après cette alerte, sa santé se rétablit parfaitement. Il note cependant en passant : « Je n'assistai pas à la Fédération de juillet 1790; une indisposition assez grave me retenait au lit. »[12]. L'air salubre qu'il respire en mer pendant les trois mois de sa traversée, la vie dure et saine qu'il mène dans les forêts de l'Amérique, semblent l'avoir endurci; c'est un homme affermi et un peu plus sûr de lui qui revient en France : « J'étais encore bronzé par le soleil d'Amérique et l'air de la mer; je portais les cheveux plats et noirs. Ma figure et mon silence gênaient Rivarol. »[13]. Mais les fatigues à l'armée des émigrés ne tardent pas à altérer de nouveau sa santé : « Le poids de ma capote, de mon bidon, de ma bouteille clissée, me faisait cracher le sang... il me prenait des étourdissements, le mouvement des bras me causait une douleur insupportable. »[14]. (Notons les hémoptysies et le point de côté.) Il est blessé à la cuisse. Et durant son pénible voyage à pied, où il manque de tout, à travers la forêt des Ardennes, sa plaie s'infecte, et de plus la variole, qui était plus meurtrière en ce temps-là que l'artillerie pour les armées en campagne, l'atteint : une variole contre laquelle son organisme malgré tout se défend assez bien : « Le docteur ne revenait pas de son étonnement : il regardait cette petite vérole sortante et rentrante qui ne me tuait pas, qui n'arrivait à aucune de ses crises naturelles. La gangrène s'était mise à ma blessure, on la pansa avec du quinquina. »[15].

Etait-ce vraiment la gangrène qu'avait jugulée ce traitement par le quinquina ? Quoi qu'il en soit, il guérit de sa blessure et de la variole, mais son état général reste précaire : il est maigre et pâle, il présente à nouveau des hémoptysies, de la dyspnée, des sueurs abondantes et de la toux. Les médecins anglais lui déclarent pour une guinée

(12) *Mémoires.*
(13) *Mémoires.*
(14) *Mémoires.*
(15) *Mémoires.*

qu'il lui faut prendre son mal en patience. Que devons-nous en penser ? Poussées tuberculeuses évolutives ? Cela en présente bien les symptômes et le tableau clinique. Il en guérit en tout cas, ou, s'il en meurt, ce sera cinquante ans plus tard.

Il semble qu'après toutes ces crises qui traversent sa jeunesse, sa santé se stabilise à mesure qu'approche l'âge mur. Mme de Chateaubriand note pourtant dans ses souvenirs : « Au mois d'avril 1808, M. de Chateaubriand fut atteint d'une fièvre lente, avant-coureur d'une grave maladie qu'il fit pendant l'été. » (16). Nouvelle poussée évolutive ? Maladie infectieuse banale ?

En 1811, raconte encore sa femme, il se croit pendant plus d'un an atteint d'un anévrysme de l'aorte, parce qu'il connaît quelqu'un qui en est atteint : « Il commença à se sentir fort souffrant de palpitations et de douleurs au cœur. » (17). Il a la chance de consulter Laënnec, qui le comprend au premier coup d'œil et se garde bien de lui prescrire des médicaments : « Il n'avait qu'une douleur rhumatismale, et l'imagination s'en étant mêlé, une douleur, à laquelle M. de Chateaubriand n'aurait pas fait attention dans un autre moment, pensa lui causer une maladie réelle. » (18). Retenons ce pithiatisme qui entrait certainement pour une grande part dans sa nature.

Quoique rassuré, il continuera néanmoins à s'occuper de sa santé : peut-être se rappelle-t-elle à lui par divers petits malaises qui ne font pas une maladie, mais qui le tracassent bien plus : palpitations, bouffées de chaleur, émotivité, douleurs rhumatismales, oppression : « J'ai pensé étouffer cette nuit, écrit-il à Mme Récamier; je vais me mettre les pieds dans la moutarde » (19), et encore : « J'ai peur maintenant des sensations... mon sang se précipite dans mon cœur avec

---

(16) Mémoires de Mme de Chateaubriand.
(17) Mémoires de Mme de Chateaubriand.
(18) Mémoires de Mme de Chateaubriand.
(19) *Madame Récamier et ses amis.*

une affluence si rapide que ce vieil organe de mes plaisirs et de mes douleurs palpite comme prêt à se briser. » (20).

Sur ses vieux jours, il est tourmenté par le rhumatisme chronique et par la goutte. Vigny, en mai 1842, est frappé de son attitude infirme : « Il était juché sur un fauteuil de travail de hauteur ordinaire d'où ses pieds ne touchaient pas la terre... en parlant, il prenait de la main gauche son bras droit paralysé, et se tordait douloureusement sur son fauteuil. » (21). Nous avons plus haut une phrase analogue, mais sous la plume de Chateaubriand parlant de son père. Un élément nerveux et douloureux s'y surajoute, puisqu'on l'envoie d'abord aux eaux de Néris (1842), puis à Bourbonne-les-Bains l'année suivante. Il reste malgré tout longtemps alerte : ne déménage-t-il pas à soixante-dix ans pour se rapprocher de sa bien-aimée ? A soixante-quinze ans, il court encore les chemins pour aller voir son jeune roi.

La chute qu'il fait à soixante-dix-huit ans, et où il se fracture la clavicule, précipite la déchéance de cet organisme sénile. Louis de Loménie nous le montre : « le bras en écharpe, courbé plutôt qu'assis sur une chaise placée devant la fenêtre de son petit jardin. C'est dans cette situation qu'il passe la plus grande partie de sa journée... Il s'ennuie affreusement... rien ne le distrait, il n'a de goût pour rien... » Désormais, la vie se retire peu à peu de lui : il ne peut plus marcher, il n'y voit presque plus; c'est un agonisant qui va mettre deux ans à mourir, sans rien perdre de sa connaissance et de ses facultés intellectuelles, et qui s'éteindra de vieillesse le 4 juillet 1848.

*
* *

Que conclure de cette carrière morbide ? Il semble que l'on y trouve réunis tous les signes du neuro-arthritisme,

---

(20) *Madame Récamier et ses amis.*
(21) *Journal d'un poète.*

défini : « l'alliance si fréquente et si étroite du nervosisme et de l'arthritisme » (Léopold-Lévy) [22].

Du côté arthritisme :

a) N'est-il pas frappant, tout d'abord, de voir Chateaubriand si actif, qui n'a rien de l'obèse ou du pléthorique, présenter des troubles de la série arthritique : douleurs rhumatoïdes, rhumatisme chronique, goutte ?

b) Que penser aussi de ces poussées vraisemblablement tuberculeuses qui restent bénignes ? N'est-il pas classique de dire que les arthritiques ne deviennent pas tuberculeux, ou du moins que chez eux la tuberculose n'est jamais grave ?

Du côté nervosisme, ou plutôt instabilité thyroïdienne, car c'est elle qui le plus souvent est en cause (Léopold-Lévy), nous trouvons :

a) Les signes thyroïdiens tirés de son aspect extérieur : aspect longiligne, œil vif, chevelure abondante, canitie précoce, tempes dégarnies;

b) Les malaises dont il se plaignit toute sa vie : bouffées de chaleur, palpitations, émotivité, instabilité nerveuse;

c) La juvénilité persistante morale et physique;

d) Le pithiatisme : « l'hyperthyroïdie favorise la suggestibilité » (Léopold-Lévy) [23].

En résumé, on pourrait déceler chez lui une instabilité thyroïdienne que nous avons déjà relevée chez Lucile, et qui nous donnerait la clef de ce psychisme instable, dans l'étude duquel nous allons maintenant entrer.

---

(22) *Nervosisme et glandes endocrines.*
(23) *Nervosisme et glandes endocrines.*

IV

ETUDE PSYCHOLOGIQUE

« Si nous n'avions pas de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres. »

(La Rochefoucauld.)

« Je n'ai jamais été heureux... personne ne sait quel était le bonheur que je cherchais, personne n'a connu entièrement le fond de mon cœur... Je veux avant de mourir remonter vers mes belles années, expliquer mon inexplicable cœur. » Ainsi commencent les *Mémoires* dans le manuscrit primitif que recopia Mme Récamier en 1826, remanié par la suite, et dont la Duchesse de Duras écrivait déjà en 1817 : « C'est charmant à lire, mais j'espère qu'il ne se laissera pas aller à les lire à personne autre que moi... Ces mémoires ne doivent paraître que cinquante ans après sa mort; peu m'importe le nombre d'années, pourvu que ce ne soit pas de son vivant. » (1).

Nous allons essayer nous aussi de comprendre cet inexplicable cœur, d'analyser le déséquilibre secret qui l'a tourmenté toute sa vie. Pour cette étude psychologique, je m'appuierai surtout sur les *Mémoires d'outre-tombe*.

Ici se pose le problème de la sincérité de ces *Mémoires*. On en a beaucoup discuté : « De ses mémoires, M. de Chateaubriand a fait et a dû faire un poème », insinuait déjà Sainte-Beuve en 1834; plus tard, on s'est même ingénié à

(1) *Madame Récamier et ses amis.*

établir un parallélisme entre les *Mémoires* et les *Confessions* de J.-J. Rousseau. Il semble pourtant qu'il faille leur accorder créance. Il y a tout d'abord une *sincérité réelle* : beaucoup de contemporains ou d'intimes en ont commenté les moindres passages, et tous s'accordent à en reconnaître la minutieuse vérité : « J'ai eu bien des fois l'occasion de constater l'exactitude de ces traits si habilement tirés du caractère de M. de Chateaubriand, si justes et si vrais sous sa main, qu'on croirait impossible de les dessiner soi-même », dit M. de Marcellus, qui fut son secrétaire d'ambassade (2). On sent, dans les *Mémoires*, Chateaubriand partagé entre le désir de se raconter à lui-même sa vie, et le souci de l'arranger pour les autres, et de choquer le moins possible tout en étant véridique. Mais il est toujours difficile d'être d'une sincérité absolue; il l'a reconnu lui-même : « Je ne dirai de moi que ce qui est convenable à ma dignité d'homme. » (3). Cela n'enlève rien à la *sincérité symbolique* de l'œuvre, aussi importante pour nous que l'étude des rêves pour un psychiatre, qui cherche à remonter par eux jusqu'aux instincts les plus cachés. Chateaubriand lui-même y avait pensé : « Si je me fais illusion sur moi, ce sera de bonne foi, et par cela même on verra encore la vérité au fond de mes préventions personnelles. » (4).

Nous allons étudier d'abord les facultés intellectuelles : mémoire, jugement, imagination; puis la vie affective et les conséquences qu'elle a pu entraîner.

Facultés intellectuelles.

La mémoire, base essentielle de toute intelligence, était remarquable chez Chateaubriand. Une mémoire involontaire, semble-t-il : n'est-il pas capable, au collège de Dol, de répéter point par point un sermon qu'il n'a écouté que d'une

---

(2) *Chateaubriand et son temps.*
(3) *Mémoires*, manuscrit de 1826.
(4) *Mémoires.*

oreille distraite, persuadé qu'on ne l'apercevra pas dans le confessionnal où il s'est caché pour rêver à son aise. Et plus tard, revenant à Londres, après des années d'absence, il parlera de sa « maudite mémoire, telle... que j'ai reconnu jusqu'à des marques que j'avais vues sur des bornes ».

Cette mémoire lui permet facilement d'être un bon élève : « Mon aptitude au travail était remarquable, ma mémoire extraordinaire. Je fis des progrès rapides en mathématiques... je montrai en même temps un goût décidé pour les langues. » (5). Dès son jeune âge, il possède ainsi un sérieux bagage scientifique et littéraire, qui ira en augmentant, et en fera un véritable érudit. L'*Essai sur les révolutions*, le *Génie du christianisme*, les *Etudes historiques*, révèlent un travail de recherches et de compilation considérable : il n'y a, pour s'en rendre compte, qu'à jeter les yeux sur le *Génie du christianisme* : les notes emplissent le bas des pages, et forment des appendices à la fin de chaque volume, où il renvoie aussi bien aux auteurs anciens qu'aux Pères de l'Eglise, en passant par les chroniques du moyen âge et les livres hindous.

« Maudite mémoire », dit-il en plaisantant. Elle a pourtant une part immense à la formation de son génie, du génie en général. On est frappé de voir le développement extraordinaire qu'elle prend chez les grands hommes : a-t-on jamais entendu Pascal, Racine ou Napoléon se plaindre d'amnésie ?

***

Le jugement, cette faculté qui nous permet d'établir des relations entre les objets extérieurs à nous et nos propres idées, ses adversaires tant littéraires que politiques lui ont bien souvent reproché d'en manquer : on l'a considéré comme un poète, incapable d'action, ne songeant qu'à ses rêves et ne pensant qu'à faire de belles phrases. Et pourtant, il a fait preuve toute sa vie d'un rare discernement, comprenant

(5) *Mémoires.*

les événements et les individus avec cette intuition spontanée qu'ont les hommes de génie, et qui, chez eux, semble parfois préexister à l'expérience (comment s'expliquer autrement les enfants prodigues comme Pascal, Mozart et Musset ?) : « Je me souviens avoir dit à mon camarade... que le roi périrait sur l'échafaud, et que notre expédition devant Thionville serait un des principaux chefs d'accusation contre Louis XVI. Ferron fut frappé de ma prédiction... depuis ce temps-là, j'en ai fait bien d'autres... l'accident était-il arrivé, on se mettait à l'abri, et on m'abandonnait aux prises avec le malheur que j'avais prévu. » (6). Malgré le témoignage qu'il donne, certains ne manquèrent pas de parler de prophétie rétrospective. Mais est-ce un pur rêveur d'abstrait, ou un homme d'action ayant le sens des réalités qui a pu écrire : « Les esprits géométriques sont souvent faux dans le train ordinaire de la vie; mais cela vient même de leur extrême justesse. Ils veulent trouver partout des vérités absolues, tandis qu'en morale et en politique toutes vérités sont relatives. » (7).

Comme tous les hommes de génie, il vivait en avance sur son temps. N'y a-t-il pas, plus qu'une claire compréhension des événements, une sorte de divination dans cet article intitulé : *Avenir du monde* : « La découverte de l'imprimerie a changé les conditions sociales : la presse, qu'on ne peut plus briser, continuera à détruire l'ancien monde jusqu'à ce qu'elle en ait formé un nouveau... Quand il ne s'agirait que de la seule propriété, n'y touchera-t-on point ?... mais si l'on y touche, il en résultera des bouleversements immenses qui ne s'accompliront pas sans effusion de sang... Quelle sera la société nouvelle ? Comment les fortunes se nivelleront-elles ? Comment le salaire se balancera-t-il avec le travail ? Comment la femme parviendra-t-elle à l'émancipation légale ? Je n'en sais rien... » (8). Ne croirait-on pas ces paroles écrites

(6) *Mémoires.*
(7) *Génie du christianisme.*
(8) *Revue des Deux-Mondes*, avril 1834.

d'aujourd'hui, que nous venons de les lire dans le journal de ce matin ? Elles sont d'avril 1834.

***

Son imagination, comme il fallait s'y attendre, est extraordinairement développée et tient une part prépondérante dans le concert de ses facultés intellectuelles : « Personne ne se crée comme moi une société réelle en invoquant des ombres; c'est au point que la vie de mes souvenirs absorbe le sentiment de ma vie réelle. » (9). On sent la place que tiennent dans sa vie ces longues rêveries dont il parle si souvent et où l'imagination erre au hasard des associations d'idées : « Je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. A l'instant, ce son magique fit paraître à mes yeux le domaine paternel. » Cette multiplication des associations d'idées se montre comme un élément prépondérant chez tous les grands écrivains : elle s'épanouit au plus haut point chez Marcel Proust, dont *La Recherche du temps perdu* n'est qu'une suite d'associations d'idées. On la trouve aussi dans l'ivresse alcoolique ou dans l'excitation mentale de certaines névroses. Le génie ne serait-il pas lié à une excitation particulière des centres intellectuels ?

L'imagination chez Chateaubriand est surtout visuelle; ses descriptions de paysages sont de véritables tableaux de plein air, où l'air circule entre les mots, où le silence des forêts devient palpable, où la vie de la nature baigne le lecteur, le tout en peu de mots sobres mais lourds de résonance affective : il se dégage de la précision des termes une sensation imprécise qui annonce la poésie symboliste et la musique de Debussy : « La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre... Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux

(9) *Mémoires.*

vieux chênes et aux rivages antiques des mers. »[10]. Mais il ne réussit pas moins le portrait; même en politique, où il s'intéresse à tous les domaines, son imagination ne perd pas ses droits : « J'étudiais beaucoup d'individus, j'apprenais beaucoup de choses; les finances, l'armée, la justice, l'administration m'initiaient à leurs éléments... Le long de la nuit, dans mon demi-sommeil, j'apercevais les diverses attitudes des têtes chauves, les diverses expressions des figures de ces Solons peu soignés et mal accompagnés de leur corps. »[11].

Cette imagination infinie n'est cependant point désordonnée; elle revêt, quand il écrit, la forme de l'inspiration, où la pensée coule sous les doigts de l'écrivain comme un courant venu hors de lui qui le traverse : « Je me mis à bégayer des vers, comme si c'eût été ma langue maternelle; jour et nuit, je chantais mes plaisirs. » Il porte longtemps ses œuvres en lui-même, il les laisse mûrir dans son subconscient, où le travail se fait tout seul : « Une ombre que longtemps après j'appelai Cymodocée se dessina vaguement dans ma tête... je m'enfermai avec elle comme cela m'arrive toujours avec les filles de mon imagination; mais, avant qu'elles soient sorties de l'état de rêve, elles changent souvent de forme. »[12].

Mais cette facilité naturelle, il la cultive par un travail acharné : « J'ai souvent écrit douze et quinze heures sans quitter la table où j'étais assis, raturant et recomposant dix fois la même page. »[13]. Nous avons vu plus haut à quel travail de recherches et de compilations il se livre avant d'écrire ses œuvres. La composition le préoccupe autant que la rédaction : il fait et refait le plan de l'œuvre avant de l'écrire : « Tout ce que j'ai pu faire a été de mettre au net un troisième livre et d'imaginer une nouvelle disposition... Cette sorte de division toute antique que je fais ainsi revivre a

(10) *Atala.*
(11) *Mémoires.*
(12) *Mémoires.*
(13) *Mémoires.*

quelque chose de singulièrement attrayant, et d'ailleurs favorise beaucoup mon travail »[14], écrit-il au moment où il compose *Les Martyrs*. Non content de son propre avis, il demande celui des autres : « J'avais consulté des critiques de goût et de savoir et je m'étais soumis à leurs raisons. Cent et cent fois j'avais fait, défait et refait la même page. »[15]. Et encore, le livre publié, il remanie les éditions suivantes.

Mélange d'inspiration et de travail acharné, sa façon d'écrire nous montre cet effort perpétuel de l'homme de génie — jamais satisfait, toujours difficile vis-à-vis de lui-même — qui a fait dire que le génie n'était qu'une longue patience. Mais la patience ne suffit pas.

Vie affective. Essai de psychanalyse.

« Que de sueur et de sang les conquérants ont répandu pour traverser dans leur cours ces ondes qu'un chevrier franchit d'un pas à leur source. »[16]. Modeste chevrier, je vais essayer de remonter à la source en étudiant l'enfance de Chateaubriand. La psychanalyse a montré la part importante que prend l'enfant à la formation de l'homme. Il est bien certain que, dans notre enfance, dorment toutes les possibilités qui s'épanouiront en nous plus tard, comme le fleuve le plus puissant n'est à sa source qu'un mince filet d'eau. A cette époque où la sensibilité est toute neuve, les moindres traumas affectifs peuvent marquer pour toute une vie; mais encore faut-il pour cela une réceptivité particulière; nous sommes tous plus ou moins, à un moment de notre vie, effleurés par des idées troubles, mais elles disparaissent de notre conscience; il faut un esprit prédisposé pour qu'elles persistent et qu'elles y germent. Pour reprendre la comparaison du fleuve, un caillou que l'on y jette y déter-

---

(14) *Mémoires.*
(15) *Mémoires.*
(16) *Mémoires.*

mine des cercles concentriques jusqu'à l'infini si l'eau est plate et calme; mais s'il y a la moindre pente, le courant se hâtera de les effacer.

Chateaubriand, si parfait analyste de lui-même, avait senti quelle influence ses premières années avaient pu avoir sur lui : « J'ignore si la dure éducation que je reçus est bonne en principe... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle a rendu mes idées moins semblables à celles des autres hommes; ce qu'il y a de plus sûr encore, c'est qu'elle a imprimé à mes sentiments un caractère de mélancolie, née chez moi de l'habitude de souffrir à l'âge de la faiblesse, de l'imprévoyance et de la joie. » (17). Son père, toujours sombre et parlant peu, n'était pour lui qu'un maître terrible, l'image même du Devoir dont on ne discute pas les ordres et les condamnations. Sa mère avait déjà fort à faire avec six enfants; de plus, elle avait un préféré : son fils aîné : « Toutes ses affections s'étaient concentrées dans son fils aîné; non qu'elle ne chérît ses autres enfants; mais elle témoignait une préférence aveugle au jeune comte de Combourg. » (18). Nous sentons cette déception sentimentale qui tout d'abord tend à mettre le jeune garçon en révolte contre sa famille, en fait cet enfant insupportable, ce garnement dont on dit qu'il est méchant et qu'il n'a pas de cœur, alors que justement il en a trop : « Quand ma mère couronnait ses remontrances par l'éloge de mon frère, qu'elle appelait un Caton, un héros, je me sentais disposé à faire tout le mal que l'on attendait de moi. » (19).

Sur qui se reposer, dans cette famille où personne ne semble vouloir accueillir la tendresse du petit garçon ? Sur un autre compagnon d'infortune; le mot n'est pas trop fort, car à cet âge où tout est neuf, ces douleurs dont on rira peut-être plus tard en les appelant de petites misères sont de vraies douleurs. Non seulement ce compagnon d'infortune

(17) *Mémoires.*
(18) *Mémoires.*
(19) *Mémoires.*

est une fille : une fille, ce mot qui évoque le mystère de la différence des sexes, qui préoccupe si précocement les enfants; mais encore il est faible, on peut le dominer tout en le protégeant; toutes conditions favorisant cet instinct de possession égoïste et exclusive des jeunes enfants : « Elle me fut livrée comme un jouet, je n'abusai point de mon pouvoir; au lieu de la soumettre à mes volontés, je devins son défenseur. » (20). C'est ainsi que se noue, au milieu de la famille, cette tendresse élective entre le jeune garçon et Lucile.

Au collège, dans ce milieu où tous sont égaux devant la même discipline, son naturel espiègle et content de vivre s'épanouit plus librement; d'autant plus que son intelligence, ses succès de bon élève, donnent une certaine importance à sa petite personnalité. Il se laisse aller à son caractère impulsif; puni pour une espièglerie, il se regimbe : « ... Il demeura sourd à mes prières. Je me levai plein de rage et lui lançai dans les jambes un coup de pied si rude qu'il en poussa un cri. » (21). Ses succès scolaires sont peut-être moins dus à la volonté de travailler qu'à la curiosité de connaître la vie : il la devine confusément à travers les auteurs du programme : « Je découvris dans Didon et Eucharis des beautés qui me ravirent... Je traduisis un jour à livre ouvert l'*Ænaeadum Genitrix hominumque divûmque voluptas* de Lucrèce avec tant de vivacité que M. Egault m'arracha le poème et me jeta dans les racines grecques. Je dérobai un Tibulle : quand j'arrivai au *Quam juvat immites ventos audire cubantem*, ces sentiments de volupté et de mélancolie me révélèrent ma propre nature. » (22). On peut expliquer cette expérience précoce de la vie, qui semble innée et qui étonne chez tous les enfants de génie, par cette compréhension particulière des premières lectures : là où les écoliers ne voient qu'un exercice sec et ennuyeux, ils découvrent un

(20) *Mémoires.*
(21) *Mémoires.*
(22) *Mémoires.*

monde palpitant et vivant : tout est bon pour mettre sur la voie du réel leur intelligence toujours à l'affût.

Ajoutons à tout cela l'éducation religieuse, qui donne à la fois la peur et le goût du péché, et nous aurons une idée approximative de cette sensualité envahissante et tourmentée de remords : « Je perdis le sommeil; la nuit, je croyais voir des mains noires et des mains blanches passer à travers mes rideaux. » (23).

Cette sensualité n'est pour le moment qu'intellectuelle; mais quand Chateaubriand retourne à Combourg — il a alors quinze ans — la puberté et ses manifestations physiques ne tardent pas à lui en indiquer le véritable sens : « A peine étais-je revenu de Brest à Combourg, qu'il se fit dans mon existence une révolution : l'enfant disparut, et l'homme se montra. » (24). Mais au début l'indication sexuelle s'ébauche à peine parmi tous ces bouillonnements d'âme qui montent en lui : « J'étais agité d'un désir de bonheur que je ne pouvais ni régler ni comprendre. Je croissais auprès de ma sœur Lucile, notre amitié était toute notre vie. » (25). Ce sont des courses dans les bois, de longues conversations, des essais littéraires; le tout innocent, mais teinté d'une nuance sexuelle, car au fond d'eux-mêmes cette idée que l'un est garçon et l'autre une fille doit former un accompagnement à toutes leurs pensées : « l'image de ma mère et de ma sœur couvrant tout de sa pureté épaississait les voiles que la nature cherchait à soulever; la tendresse filiale et fraternelle me trompait sur une *tendresse moins désintéressée*. » (26).

Un événement fortuit l'éclaire sur les relations qui peuvent exister entre homme et femme : « Un voisin de la terre de Combourg était venu passer quelques jours au château avec sa femme, fort jolie. Je ne sais ce qui advint dans le village, on courut à une des fenêtres de la grand'salle pour

(23) *Mémoires.*
(24) *Mémoires.*
(25) *Mémoires.*
(26) *Mémoires.*

regarder. J'y arrivai le premier, l'étrangère se précipitait sur mes pas; je voulus lui céder la place et je me tournai vers elle; elle me barra involontairement le chemin et je me sentis pressé entre elle et la fenêtre. Je ne sus plus ce qui se passa autour de moi. Dès ce moment, j'entrevis que d'aimer et d'être aimé d'une manière qui m'était inconnue devait être la félicité suprême. » (27).

On se représente facilement la teinte affective que prend désormais son adolescence dans cet immense château de Combourg, perdu au milieu des landes, sous ce climat de Bretagne gris et pluvieux presque toute l'année. Que se passe-t-il au juste entre lui et Lucile ? Y a-t-il véritablement inceste, comme on l'a prétendu ? Je ne le crois pas. Il semble qu'il y ait entre eux des velléités, des vibrations sensuelles, qui passent à l'arrière-fond de ces conversations brûlantes, passionnées; des curiosités, physiques peut-être ? ou tout simplement ces effusions tendres, normales entre frère et sœur, mais qui prennent au fond d'eux des résonances sexuelles. On peut parler de complexe d'Œdipe chez Chateaubriand : la pensée de l'inceste lui est sûrement venue; elle seule peut expliquer ce curieux roman de *René;* il le signe même François-Auguste de Chateaubriand, quand il le publie — alors que son nom est François-*René* — pour écarter les rapprochements que l'on n'a pas manqué de faire.

Qui semble avoir été plus affectée par le complexe d'Œdipe, c'est Lucile. René est sorti sain et sauf, du moins en apparence, de la crise de Combourg; mais chez elle la pensée de l'inceste a trouvé un terrain favorable; et toute sa vie en a été faussée. On la voit essayer de donner à son frère tout au moins une femme choisie par elle : n'est-ce pas un souvenir de ce qu'elle a pu lui dire que ces paroles d'Amélie dans *René :* « Peut-être trouveriez-vous dans le mariage un soulagement à vos ennuis... Quelle est la femme qui ne chercherait pas à vous rendre heureux... Elle serait tout amour,

(27) *Mémoires.*

toute innocence devant toi; *tu croirais retrouver une sœur.* » Son existence tout entière tourne autour de ce frère, à qui elle craint — peut-être pas à tort — d'être une charge; sa propre vie, elle ne réussit pas à la faire : elle a épousé un vieillard, pensant sans doute rester ainsi fidèle à son amour, et, sitôt le mariage consommé, elle s'enfuit; la cohabitation physique doit éveiller ses répugnances, car tout est cérébral en elle. C'est la même chose avec Chênedollé : tant qu'il n'est question que de projets dans l'avenir, de conversations mi-littéraires mi-sentimentales, elle envisage volontiers le mariage, mais dès que les réalisations physiques se précisent; elle s'arrête net : il y a en elle une impossibilité à vivre la vie réelle, due à ses tendances refoulées. Les lettres qu'elle écrit à son frère sont fort significatives : « Adieu, toi à qui je dois tant ! Adieu, félicité sans mélange ! O souvenir de mes beaux jours, ne pouvez-vous éclairer maintenant mes tristes heures ? » [28]. Parfois, elle essaie de justifier cet amour fraternel : « L'amitié que j'ai pour toi est bien naturelle; dès notre enfance, tu as été mon défenseur et mon ami. » Mais plus loin, elle se trahit à nouveau : « Il est bien vrai que pour quiconque ne me connaît pas, je dois paraître inexplicable; cependant, je ne varie que de forme, car le fond reste constamment le même. » Voici une lettre encore plus significative, en même temps qu'elle nous apporte des précisions sur le non-accomplissement de l'inceste : « Je remercie Dieu du précieux, bon et cher présent qu'il m'a fait en ta personne, et d'avoir conservé *ma vie sans tache...* Je pourrais prendre pour emblème de ma vie la lune dans un nuage, avec cette devise : *Souvent obscurcie, jamais ternie.* »

Il semble donc que l'acte incestueux n'a pas été accompli, mais qu'il s'est présenté avec une certaine force à leur imagination. Quoi qu'il en soit, l'adolescent de quinze ans qu'est Chateaubriand se replie sur lui-même : est-ce par

(28) Lettres de Lucile, in *Mémoires.*

impossibilité à sortir de soi ? ou par le refoulement de cette tendance incestueuse, qui peut-être ne doit le jour elle-même qu'à cette impossibilité : une sœur, c'est encore une image de soi : « O Dieu, si tu m'avais donné une femme selon mes désirs; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une *Eve tirée de moi-même.* »[29]. C'est ce que nous pouvons nommer, avec Hesnard (*La vie et la mort des instincts*), le stade narcissique : étape normale que parcourt tout être avant d'en arriver à la phase altruiste de l'adulte; stade infantile, auxquels beaucoup s'arrêtent comme le fait Chateaubriand : « Si j'avais fait ce que font les autres hommes, j'aurais bientôt appris les peines et les plaisirs de la passion dont je portais le germe; mais tout prenait en moi un caractère extraordinaire. L'ardeur de mon imagination, la timidité, la solitude, firent qu'au lieu de me jeter au dehors, je me repliai sur moi-même; faute d'objet réel, j'évoquai par la puissance de mes désirs un fantôme qui ne me quitta plus. »[30]. Cette *sylphide* qu'il se crée, il la tire de sa propre substance : elle matérialise la satisfaction des tendances qui souffrent en lui; tout ce dont il a pu rêver sans l'obtenir, il se le donne dans ce royaume intérieur où nous sommes les maîtres tout-puissants : femmes qu'il a admirées, souvenirs de lectures dont il aurait aimé être le héros ou connaître l'héroïne; quel est le roman ou le poème qui ont pu lui donner ce nom de sylphide, dont la tonalité doit être si évocatrice et si trouble pour lui, qui sent la forêt (sylva), et dont la terminaison en *ide* est à la fois immatérielle et magique : est-ce un souvenir inconscient de Lucile, la fille sauvage des bois et des landes, qui semblait à peine toucher terre, et dont la tristesse était si mystérieuse ?

Le voici arrêté dans son évolution psycho-sexuelle : désormais prisonnier de lui, il s'efforcera de chercher son bonheur

(29) *René.*
(30) *Mémoires.*

dans les autres — ce qui est la loi normale — sans le trouver : c'est là l'épine secrète qui entretiendra perpétuellement sa mélancolie, mais lui donnera aussi ses plus pures joies : « C'est dans les bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis, que j'ai commencé à sentir les premières atteintes de cette tristesse qui a fait mon tourment et ma félicité. » (31).

*
* *

Nous allons pouvoir étudier maintenant certains traits de son caractère, qui découlent de ce narcissisme, ou qui, s'ils lui étaient préexistants, ont pris corps grâce à lui.

En premier lieu, nous noterons la **tendance à l'introspection,** qui n'est que l'amour de soi-même. On a pu voir par toutes les citations précédentes que — consciemment ou non — il s'est analysé avec beaucoup de justesse : source encore de mélancolie : « Le bonheur est de s'ignorer et d'arriver à la mort sans avoir senti la vie » (32), dira-t-il tristement; et encore : « Il ne faut pas toujours laisser tomber la sonde dans les abîmes du cœur.... cette curiosité conduit à douter de toutes les choses généreuses; elle dessèche la sensibilité, et tue pour ainsi dire l'âme. » (33). De là cette **affectation** qui a fait voir en lui un homme et un écrivain artificiel : il n'y a pas plus naturel que lui, au contraire; son affectation est en quelque sorte spontanée : il se joue perpétuellement son propre rôle, il faut toujours qu'il soit son spectateur, qu'il se fasse une idée de lui-même au moment où il agit; et comme cette idée n'est pas forcément juste, toute sa conduite en est faussée et paraît incompréhensible ou artificielle aux autres. C'est ce qu'il note à propos de Byron; mais comment l'idée lui en viendrait-elle, s'il ne la tirait pas de lui-même : « Deux hommes différents comme

---

(31) *Mémoires.*
(32) *Génie du christianisme.*
(33) *Génie du christianisme.*

la plupart des hommes sont unis dans Lord Byron : l'homme de la nature et l'homme du système. Le poète, s'apercevant du rôle que le public lui faisait jouer, l'a accepté, et s'est mis à maudire le monde qu'il n'avait pris d'abord qu'en rêverie. » (34). C'est ce goût de sa propre image qui le conduit à arranger sa vie, à en faire « une comédie aux cent actes divers et dont la scène est l'univers », qui le poussera à écrire ses mémoires : « Je ne puis m'empêcher d'être frappé de ce continuel roman de ma vie. Que de destinées manquées ! » (35). Quoi qu'il ait pu dire de son ennui, de sa vie qu'il allait baillant, il en retirera un perpétuel amusement : « Je montai au Vésuve et descendis dans son cratère. Je me pillais; je jouais une scène de *René*. » (36). Comme tous les poètes, il garde un fond de **puérilisme** qui lui fait voir la vie sous un aspect toujours neuf et inattendu : il conserve une fraîcheur d'âme et de sensations que la vie ne parvient pas à atteindre : « Cette tête, que ces cheveux qui tombent n'assagissent point, est tout aussi folle qu'elle l'était lorsque je te donnai l'être, fille aînée de mes illusions » (37), dit-il à soixante ans passés à sa sylphide. N'y a-t-il pas plus ingénu que cet écrivain célèbre qui voyage en chaise de poste avec sa femme et le buste d'Homère ? « Le buste en plâtre d'Homère, placé auprès de Mme de Chateaubriand, sauta par la portière et se cassa le cou. » (38).

De cette analyse perpétuelle dérive aussi sa **timidité**, qui n'est qu'une façon de se voir du dehors, de se juger — et pas toujours à son avantage — avec les yeux des autres; elle vient aussi de son enfance, de la condamnation que son terrible père portait sur les moindres actes du jeune garçon et qui retentit encore dans son inconscient. Timidité maladive : « Quand la nuit approchait, j'allais à quelque

(34) *Mémoires.*
(35) *Mémoires.*
(36) *Mémoires.*
(37) *Mémoires.*
(38) *Mémoires.*

spectacle, quoiqu'il m'en coutât toujours de prendre mon billet à la porte et de me mêler aux hommes. » (39). Mais aussi timidité qui s'en veut à elle-même, qui prend le masque de la hauteur, et d'autant plus facilement que : « cette hauteur était le défaut de ma famille : elle était odieuse dans mon père; et je ne suis pas bien sûr de m'en être affranchi, bien que je l'ai soigneusement cachée. » (40). Ce poète célèbre, cet homme d'Etat appelé à toujours vivre en représentation, reste un grand timide; plus il est hautain, plus en lui-même il est intimidé : « Je trouve toujours que les autres ont sur moi une supériorité quelconque. » (*40 bis*).

Mais rentré en lui-même, comme il se venge de ce sentiment injustifié et pénible d'infériorité ! comme il sait apprécier à leur juste prix son intelligence, ses dons littéraires, son extraordinaire valeur d'homme de génie ! De là, faisant pendant à sa timidité, son **orgueil,** cet orgueil « plus haut que les monts », dont parle Baudelaire, réflexe de défense que l'on prendra pour de l'ambition parce qu'il lui fait rechercher la célébrité, les hautes charges publiques et les honneurs.

A son narcissisme se rattache encore ce sentiment de la **solitude morale** qui va faire le fond du fameux mal du siècle. Solitude morale vis-à-vis des autres : l'homme est enfermé en lui-même et ne peut pas en sortir; les âmes, les pensées sont incommunicables : « Chaque homme renferme en soi un monde à part, étranger aux lois et aux destinées générales des siècles. » (41). Solitude morale aussi à l'égard de la nature, qui reste impassible et éternelle pendant que l'homme s'agite sans être sûr de la minute qui vient, et tend fatalement vers la mort : « Le temps emporte et sépare

---

(39) *Mémoires.*
(40) *Mémoires.*
(*40 bis*) *Mémoires.*
(41) *Mémoires.*

les voyageurs sur la terre, plus promptement que le vent ne les emporte et ne les sépare sur l'océan... le port commun est l'Eternité. »[42]. Nous voyons se dessiner cette **hantise de la Mort,** qui transparaît dans toutes les pages de son œuvre, et qui paraît l'avoir littéralement obsédé : « Il meurt un homme par seconde : ainsi, à chaque minute de notre existence, de nos sourires, de nos joies, soixante hommes expirent... »[43]. Les réflexions macabres abondent, nous n'avons que le choix : « Au cimetière de l'Est, à Paris, vingt-sept mille tombeaux, deux cent trente mille corps vous apprendront quelle bataille la mort livre jour et nuit à votre porte. »[44]. On dirait même qu'il recherche les cimetières, les cadavres : « J'ai étudié les lieux où je dois passer... Souvent, au bord d'une fosse dans laquelle on descendait une bière avec des cordes, j'ai entendu le râclement de ces cordes; ensuite, j'ai ouï le bruit de la première pelletée de terre tombant sur la bière. »[45].

Cette peur, ce goût de la mort, procèdent, suivant le docteur Hesnard [46], d'un **inassouvissement** des tendances sexuelles; il dépeint chez le poète « l'angoisse de son inassouvissement par l'autre sexe... son orgueil affreux de rester au-dessus de l'humanité, et, au fond de lui-même, plus ou moins solitaire ou vierge »[47]. Souvent reviennent sous la plume de Chateaubriand des expressions comme : « le désespoir sans cause que je portais au fond du cœur... toujours affolé de mes illusions... ». Contre cet inassouvissement et cette peur de la mort, Chateaubriand cherche un refuge dans la **religion** : « Fermons les yeux; remplissons l'abîme désespéré de la vie par ces grandes et mystérieuses

(42) *Mémoires.*
(43) *Mémoires.*
(44) *Mémoires.*
(45) *Mémoires.*
(46) *L'individu et le sexe.*
(47) *L'individu et le sexe.*

paroles du martyr : « Je suis chrétien. »[48]. Dans le *Génie du christianisme*, l'auteur cherche autant à se convaincre qu'à persuader le lecteur : « Notre âme demande éternellement... l'univers entier ne la satisfait point... elle ne se plonge dans la Divinité que parce que cette divinité est pleine de ténèbres. » On l'a accusé de pratiquer la religion surtout pour la galerie, pour compléter son rôle d'homme bien pensant. Il semble qu'au contraire il ait cru sincèrement et qu'il y ait trouvé un réel réconfort, malgré ses luttes et ses doutes : « Je crois en Dieu aussi fermement qu'en ma propre existence; je crois au christianisme comme vérité toujours, comme religion divine tant que je puis. J'y crois vingt-quatre heures, puis le diable vient qui me replonge dans un grand doute que je suis tout occupé à débrouiller »[49]. Car son âme est instable : son tonus psychique subit des hauts et des bas, ses sautes d'humeur sont fréquentes, il passe de l'enthousiasme à l'abattement. On peut déceler en lui une certaine **féminilité**, si fréquente chez les hommes de génie, et qui n'ôte rien, du reste, à leur virilité très marquée la plupart du temps : « Il n'y a jamais eu d'être à la fois plus chimérique et plus positif que moi, de plus ardent et de plus glacé : androgyne bizarre, pétri des sangs divers de ma mère et de mon père »[50]; et encore : « Si j'avais pétri mon limon, peut-être me fussé-je créé femme, en passion d'elles; ou si je m'étais fait homme, je me serais octroyé d'abord la beauté. »[51]. Cette féminilité serait imputable à l'instabilité thyroïdienne (L. Lévy, *Le tempérament et ses troubles*), que nous avons déjà mise en relief dans le chapitre précédent.

Nous voyons ainsi se rejoindre le moral et le physique pour former ce tout complexe : la personnalité de Chateaubriand. Tous ces traits de son caractère, qui découlent les

(48) *Mémoires.*
(49) D'après Sainte-Beuve, in *Madame Récamier et ses amis.*
(50) *Mémoires.*
(51) *Mémoires.*

uns des autres, qui s'interpénètrent, qui s'influencent mutuellement, nous apparaissent contradictoires, variables, dans un état d'équilibre toujours prêt à se détruire pour se recréer. On comprend qu'il était facile de porter sur lui des jugements injustes et de lui faire cette réputation d'homme et d'écrivain artificiel qui s'attache encore à lui. On n'a voulu voir en lui que l'homme du système; il est certain qu'il avait une part dans sa personnalité, mais moins grande qu'on ne l'a cru. Ce perpétuel besoin de mouvement, d'évasion, c'est à son enfance libre au bord de la mer, dans les bois et les champs de Combourg, qui le lui a donné. Il y avait en lui une partie animale, un homme primitif que la vie artificielle de la société n'a pas réussi à étouffer : « Avais-je désiré la place de M. de Villèle en allant seul et caché me promener au fond du bois de Boulogne ? Ce fut cette vie étrange qui me perdit. J'avais la simplicité de rester tel que le ciel m'avait fait, et parce que je n'avais envie de rien, on crut que je voulais tout. » (52). Les hommes négligent trop l'instinct au profit de l'intelligence. Ce qui fait la vérité et la force d'une personnalité comme celle de Chateaubriand, c'est qu'elle prend ses racines aux sources mêmes de la vie.

(52) *Mémoires.*

V

CHATEAUBRIAND ET LE MONDE EXTERIEUR

« Ils ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles. »

(Pascal.)

Nous venons de voir l'évolution psycho-sexuelle de Chateaubriand arrêtée au stade infantile de narcissisme. A cette âme emmurée, trois issues s'offrent vers le monde extérieur : la littérature, l'action et l'amour.

*
* *

« Dans le désert de ma première existence, j'ai été obligé d'inventer des personnages pour la décorer, j'ai tiré de ma propre substance des êtres que je ne trouvais pas ailleurs et que je portais en moi. » (1). Chateaubriand ne pouvait mieux définir son art. Dans toutes ses œuvres d'imagination (*Atala*, *René*, *Les Martyrs*, *Les Natchez*, *Le dernier Abencérage*), l'intrigue souvent n'est qu'un prétexte, et ce que nous raconte Chateaubriand, c'est son âme. Il n'est pas seulement René, Eudore ou Chactas; il est encore Atala, le père Aubry, Moïse, et bien d'autres. Tous ses personnages expriment ses idées, ses sentiments, ses sensations, qui se contredisent perpétuellement et font par là la valeur dramatique de l'œuvre : « On ne peint bien son propre cœur qu'en l'attribuant à un autre, et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs. » (2). Les paysages qu'il nous dépeint, il

(1) *Mémoires.*
(2) *Génie du christianisme.*

les a vus : ne fait-il pas le voyage de Jérusalem pour voir les lieux où il placera les Martyrs ?

Son œuvre est une défense contre la névrose. Nous avons vu la nécessité d'une sorte de déséquilibre pour l'éclosion du génie. Les romantiques avaient placé ce déséquilibre en dehors du poète : « L'homme est un apprenti, la douleur est son maître. Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur. » En vérité, il est dans le poète, il fait le fond de sa nature intime. L'homme moyen qui vit en paix avec sa cénesthésie et son inconscient n'écrira jamais les *Pensées* de Pascal ou les *Symphonies* de Beethoven. Non pas que tous les génies soient des déséquilibrés dans le sens de fou que l'on donne communément à ce mot. Il y a, au contraire, opposition entre la folie et la création artistique; comme l'a dit Freud : « S'il possède le don artistique, psychologiquement si mystérieux, il peut, au lieu de symptômes, transformer ses rêves en créations esthétiques. Ainsi échappe-t-il au destin de la névrose et trouve-t-il un rapport avec la réalité. » (3).

Ce rôle de satisfaction des tendances inconscientes que prend l'œuvre littéraire entraîne comme conséquence cette purgation de l'âme dont parle Aristote. L'œuvre a le même rôle thérapeutique que la méthode psychanalitique, qui consiste à amener à la lumière de la conscience du malade les complexes dont il souffre obscurément, et leur enlever ainsi une partie de leur puissance; car le malade, les connaissant, pourra les combattre efficacement avec sa raison et son sens moral. Un exemple typique chez Chateaubriand est *René :* cette histoire d'un frère et d'une sœur qui s'aiment, et dont le principal acteur, parlant à la première personne, semble se confondre avec le poète, n'est pas le récit de ce qui s'est passé réellement entre Chateaubriand et Lucile — bien que l'atmosphère, le paysage, les sentiments, soient

(3) *Cinq leçons de psychanalyse.*

réels — mais plutôt l'image de ce qui aurait pu se passer. L'auteur part de données réelles de sa propre vie, qu'il amplifie et développe dans le sens de la satisfaction de ses tendances. Ce thème de la sœur et de l'amour fraternel réapparaît du reste dans d'autres œuvres : « ... ces unions ineffables, alors que la sœur était l'épouse du frère, que l'amour et l'amitié fraternelle se confondaient dans le même cœur » (*Atala*). « Je quitte les pensées et les chimères de ma jeunesse comme des sœurs, comme des amantes, que je laisse au foyer de la famille. » (*Mémoires.*) N'est-ce pas encore ce même thème qui soupire dans la romance du *Dernier Abencérage :*

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance,
Ma sœur.

Et dans *Les Martyrs*, quelle résonance étrange ont ces paroles de Velléda : « Pourquoi m'as-tu traitée avec tant de douceur ? Je suis vierge, vierge de l'île de Sayne. Que je garde ou je viole mes vœux, j'en mourrai. Tu en seras la cause, voilà ce que je voulais te dire. Adieu. » « Jamais je n'ai éprouvé une douleur pareille, poursuit le poète. Rien n'est affreux comme le malheur de troubler l'innocence. » Simples phrases qui affleurent de temps à autre, caillou isolé, seul témoin de la couche primitive que l'on trouverait en creusant le sol.

Ainsi, grâce à son imagination et à son génie, Chateaubriand réussit à rejoindre la vie, et même à réaliser ses rêves dans ses œuvres, bien que, comme la plupart des hommes, il ait rêvé plus que ce que la vie pouvait lui donner.

*
* *

« Un second homme s'est trouvé en moi : l'homme politique. J'y suis fort peu attaché. »(4). Si paradoxal que cela

(4) *Mémoires.*

puisse être, c'est la timidité que nous trouvons à la base de sa carrière politique : comme beaucoup de timides qui recherchent un uniforme ou entrent dans l'armée pour se sentir à l'aise dans l'action collective, c'est sous le masque du pouvoir ou des hautes fonctions que Chateaubriand peut laisser s'épanouir sa personnalité : « La vie publique rencontrait dans mon caractère des dispositions favorables; ce qui se passait en commun m'attirait parce que, dans la foule, je gardais ma solitude et n'avais point à combattre ma timidité. »

Cela n'enlève rien à sa valeur politique, qui a été très grande. Comme Lamartine, qui « siègera au plafond », Chateaubriand s'est attaché à l'action et aux idées, au-dessus des hommes et des partis, bien qu'il ait été le chef d'un grand parti politique : « Pourquoi ai-je été royaliste contre mon instinct, alors qu'une misérable race de cour ne pouvait ni m'entendre ni me comprendre ? Pourquoi ai-je été jeté dans cette troupe de médiocrités qui me prenaient pour un écervelé quand je parlais courage, pour un révolutionnaire quand je parlais liberté. » (5). On sent percer dans cette réflexion — outre le dépit qu'on ne lui ait pas toujours accordé la place qu'il estimait due à un homme tel que lui — l'énervement de cette politique de clocher, de ces querelles d'hommes et de partis. Il envisage en premier lieu l'intérêt de la France, et il sait ce qu'il veut; l'histoire de son ministère des Affaires étrangères le prouve : il veut relever le prestige de la France, il veut *sa* guerre d'Espagne, il l'a envers et contre tous, car il n'hésite pas à parler ferme : « M. Canning (ministre anglais) m'en veut de n'avoir pas cédé à ses menaces, et de n'avoir pas précipité la France aux genoux de l'Angleterre... Mais, guerre ou non, la France fera ce qu'elle doit faire, ou je ne serai plus ministre. » (6).

Cela ne l'empêche pas d'apporter dans sa vie politique

(5) *Mémoires.*
(6) *Mémoires.*

les défauts et les qualités de son caractère : il s'enthousiasme facilement, c'est en poète qu'il parle de « l'amour pur que j'éprouvais pour la Charte; non que je fusse un niais, mais j'étais idolâtre de ma dame, et j'aurais traversé les flammes pour l'emporter dans mes bras »[7]; mais il se décourage aussi facilement : après avoir écrit lettres sur lettres au ministre pour qu'on l'envoie au Congrès de Vérone, après avoir mis toutes ses influences en branle, ayant eu vent qu'on n'y voulait pas de lui, quand il obtient sa nomination, il est déçu : « Eh bien ! mon vrai penchant n'était pas ce que j'avais obtenu. J'aurais eu sans doute quelque dépit si l'on m'eût contraint de rester en Angleterre. »[8]. Cette dernière phrase le peint tout entier : il désire toujours ce qu'il n'a pas, et quand il l'a, il est déçu, car il l'avait imaginé autrement.

De plus, cette sorte de défiance envers lui-même, qui coexiste avec son orgueil, cette tendance à se donner sa vie en spectacle, l'empêchent bien souvent de prendre au sérieux et son rôle et les événements : « L'insouciance que j'avais de ma personne me trompa sur l'importance des faits... j'ai le défaut de ne pas me compter assez »[9]. Ajoutons ses moments de dépression qui succèdent toujours aux périodes d'activité : « Pour éviter une tracasserie d'une heure, je me rendrais esclave pendant un siècle... un comme vous voudrez m'a toujours débarrassé de l'ennui de persuader personne ou de chercher à établir ma vérité »[10]; et nous comprendrons facilement l'amertume de ses amis politiques, froissés par cet individualisme forcené, déroutés par cette conduite incompréhensible, le taxant de comédie et le dépeignant : « de ces hommes qu'il était plus dangereux de subir que de combattre... Lorsque le ministère lui fut

(7) *Mémoires.*
(8) *Mémoires.*
(9) *Mémoires.*
(10) *Mémoires.*

proposé, il se donna toutes les apparences d'un homme qui redoute les fatigues et les difficultés... Il fallut le prier assez longtemps, lui faire presque violence, pour lui faire accepter le pouvoir dont il brûlait de s'emparer » (10 *bis*). Nous comprendrons encore mieux le dégoût de Chateaubriand, sincère dans ses contradictions, et qui écrit avec tristesse : « Qu'ai-je gagné à ma nature réservée ? d'être devenu, parce que j'étais impénétrable, un je ne sais quoi de fantaisie qui n'a aucun rapport avec ma réalité. Mes amis mêmes se trompent sur moi. » (11).

Ce qui frappe en lui, c'est son désintéressement absolu; il ressort du pouvoir plus pauvre qu'il n'y était entré, refusant même, par honnêteté, et un peu pour la beauté du geste, la pension que lui offre Charles X. Car ce qui le préoccupe avant tout, c'est ce souci d'idéaliser sa vie, d'en faire son plus beau roman, qui lui fait terminer spontanément sa carrière politique au moment qu'il juge opportun, quoi qu'il lui en coûte : « Finir sa vie à propos est une condition nécessaire de l'homme public. » (12).

*
* *

Cette instabilité, que nous avons relevée tout au long de cette étude, s'épanouit pleinement dans la vie amoureuse de Chateaubriand. Beau, attachant, célèbre, il avait tout pour être aimé : sa carrière sentimentale n'est qu'une longue suite de victoires amoureuses, d'amantes éperdues; de Charlotte Ives, modeste fille d'un pasteur anglais, à la jeune Occitanienne de seize ans, qui s'offre au poète sexagénaire. La marquise de Custines, la duchesse de Mouchy — la pauvre mouche, comme la surnommait son entourage, qu'il vint retrouver en Espagne au retour de Jérusalem, et qui lui

(10 *bis*) Pasquier in *Madame Récamier et ses amis.*
(11) *Mémoires.*
(12) *Mémoires.*

inspira le personnage de Bianca — la duchesse de Duras qui lui fit faire ses premières armes politiques, Mme de Cottens, et bien d'autres, connues ou inconnues de nous, rencontrées au hasard des voyages et des Cours, certaines même qu'il n'avait jamais vues et qui s'enhardissaient à lui écrire, toutes l'ont aimé. Mais trois femmes émergent, qui ont joué un rôle important dans sa vie : sa femme, Pauline de Beaumont et la célèbre Mme Récamier.

Céleste Buisson de la Vigne avait dix-huit ans et cinq à six cent mille francs de fortune quand elle devint la femme du poète. C'est Lucile qui avait fait le mariage. Chateaubriand ne l'aimait pas, mais il avait besoin d'argent pour aller rejoindre l'armée des émigrés : « On me maria afin de me procurer le moyen d'aller me faire tuer au soutien d'une cause que je n'aimais pas », dit-il dans un passage des *Mémoires*, qui ne dut pas faire un très grand plaisir à sa femme quand il en fit des lectures publiques. Il continue, du reste, par des reproches à peine déguisés : « Mme de Chateaubriand m'admire sans avoir lu deux lignes de mes ouvrages... Mme de Chateaubriand est meilleure que moi, bien que d'un commerce moins facile... Quel bonheur a-t-elle goûté — reconnaît-il tout de même — pour prix d'une affection qui ne s'est jamais démentie ? » Et, en effet, toute sa vie, la pauvre Mme de Chateaubriand fut une compagne fidèle, souvent délaissée, froissée dans son amour-propre, mais toujours prête à revenir au moindre appel, faisant même bon ménage avec les amies de son mari, et se laissant tyranniser par Lucile. Elle a passionnément aimé son mari; en quels termes touchants elle en parle dans son *Journal* : « M. de Chateaubriand est à la messe; j'ai peur quelquefois de le voir s'envoler vers le ciel, car en vérité il est trop parfait pour habiter cette terre, et trop pur pour être atteint par la mort. » C'est un amour à la fois naïf et aveugle; du reste, il lui fallut bien être volontairement aveugle, et si elle déclarait hautement ne pas avoir lu deux lignes des

ouvrages de son mari, c'était peut-être pour ne pas avoir à y découvrir tant de choses blessantes. Ce fut une épouse faite sur mesure : aucune autre n'aurait pu rester pendant soixante ans la compagne fidèle et aimante de Chateaubriand.

Tout rayonnant de sa gloire neuve — il venait de publier *Atala* — Chateaubriand avait trente-quatre ans quand il rencontra Pauline de Beaumont, « plutôt mal que bien de figure » (13), ce qui ne l'empêche pas de l'aimer, et peut-être même l'incite à l'aimer : car ce timide, dont la vie sentimentale a jusqu'alors été peu remplie, perdrait tous ses moyens devant une beauté éclatante. « Je n'aurais pas été assez téméraire pour élever mes yeux jusqu'à la beauté; ce n'est qu'à la faveur des imperfections d'une femme que j'osais risquer un respectueux hommage » (14), dit-il à propos d'une « agréable laide, sœur d'un officier », à qui il fait la cour quand il est jeune sous-lieutenant. Mais cela peut s'appliquer à Pauline de Beaumont. De plus, cette douceur, cette extrême faiblesse, « cette envie de mourir qui tourmentait Mme de Beaumont », le mettent en confiance, éveillant en lui de lointaines résonances affectives et évoquant peut-être Lucile. Car Pauline de Beaumont ressemble à Lucile; on dirait que Chateaubriand prend plaisir à réunir leurs lettres dans les *Mémoires :* « On est frappé, dit-il, de cette ressemblance de tristesse d'âme... Sa tendresse pouvait se mêler de marcher côte à côte avec la sienne. » Lucile elle-même se prend d'affection pour Mme de Beaumont, au point qu'elle ne voudra jamais croire à sa mort. La pauvre « Hirondelle » qui devait mourir si vite — et peut-être pour cela aussi — est certainement la femme qu'a le plus aimée Chateaubriand, au point qu'il n'hésita pas, pour faire élever un monument à sa mémoire, à demander de l'argent à une de ses amies, Mme de Custines, qui d'ailleurs refusa.

« Que j'ai vite, non pas oublié, mais remplacé ce qui me

(13) *Mémoires.*
(14) *Mémoires.*

inspira le personnage de Bianca — la duchesse de Duras qui lui fit faire ses premières armes politiques, Mme de Cottens, et bien d'autres, connues ou inconnues de nous, rencontrées au hasard des voyages et des Cours, certaines même qu'il n'avait jamais vues et qui s'enhardissaient à lui écrire, toutes l'ont aimé. Mais trois femmes émergent, qui ont joué un rôle important dans sa vie : sa femme, Pauline de Beaumont et la célèbre Mme Récamier.

Céleste Buisson de la Vigne avait dix-huit ans et cinq à six cent mille francs de fortune quand elle devint la femme du poète. C'est Lucile qui avait fait le mariage. Chateaubriand ne l'aimait pas, mais il avait besoin d'argent pour aller rejoindre l'armée des émigrés : « On me maria afin de me procurer le moyen d'aller me faire tuer au soutien d'une cause que je n'aimais pas », dit-il dans un passage des *Mémoires*, qui ne dut pas faire un très grand plaisir à sa femme quand il en fit des lectures publiques. Il continue, du reste, par des reproches à peine déguisés : « Mme de Chateaubriand m'admire sans avoir lu deux lignes de mes ouvrages... Mme de Chateaubriand est meilleure que moi, bien que d'un commerce moins facile... Quel bonheur a-t-elle goûté — reconnaît-il tout de même — pour prix d'une affection qui ne s'est jamais démentie ? » Et, en effet, toute sa vie, la pauvre Mme de Chateaubriand fut une compagne fidèle, souvent délaissée, froissée dans son amour-propre, mais toujours prête à revenir au moindre appel, faisant même bon ménage avec les amies de son mari, et se laissant tyranniser par Lucile. Elle a passionnément aimé son mari; en quels termes touchants elle en parle dans son *Journal* : « M. de Chateaubriand est à la messe; j'ai peur quelquefois de le voir s'envoler vers le ciel, car en vérité il est trop parfait pour habiter cette terre, et trop pur pour être atteint par la mort. » C'est un amour à la fois naïf et aveugle; du reste, il lui fallut bien être volontairement aveugle, et si elle déclarait hautement ne pas avoir lu deux lignes des

ouvrages de son mari, c'était peut-être pour ne pas avoir à y découvrir tant de choses blessantes. Ce fut une épouse faite sur mesure : aucune autre n'aurait pu rester pendant soixante ans la compagne fidèle et aimante de Chateaubriand.

Tout rayonnant de sa gloire neuve — il venait de publier *Atala* — Chateaubriand avait trente-quatre ans quand il rencontra Pauline de Beaumont, « plutôt mal que bien de figure » (13), ce qui ne l'empêche pas de l'aimer, et peut-être même l'incite à l'aimer : car ce timide, dont la vie sentimentale a jusqu'alors été peu remplie, perdrait tous ses moyens devant une beauté éclatante. « Je n'aurais pas été assez téméraire pour élever mes yeux jusqu'à la beauté; ce n'est qu'à la faveur des imperfections d'une femme que j'osais risquer un respectueux hommage » (14), dit-il à propos d'une « agréable laide, sœur d'un officier », à qui il fait la cour quand il est jeune sous-lieutenant. Mais cela peut s'appliquer à Pauline de Beaumont. De plus, cette douceur, cette extrême faiblesse, « cette envie de mourir qui tourmentait Mme de Beaumont », le mettent en confiance, éveillant en lui de lointaines résonances affectives et évoquant peut-être Lucile. Car Pauline de Beaumont ressemble à Lucile; on dirait que Chateaubriand prend plaisir à réunir leurs lettres dans les *Mémoires* : « On est frappé, dit-il, de cette ressemblance de tristesse d'âme... Sa tendresse pouvait se mêler de marcher côte à côte avec la sienne. » Lucile elle-même se prend d'affection pour Mme de Beaumont, au point qu'elle ne voudra jamais croire à sa mort. La pauvre « Hirondelle » qui devait mourir si vite — et peut-être pour cela aussi — est certainement la femme qu'a le plus aimée Chateaubriand, au point qu'il n'hésita pas, pour faire élever un monument à sa mémoire, à demander de l'argent à une de ses amies, Mme de Custines, qui d'ailleurs refusa.

« Que j'ai vite, non pas oublié, mais remplacé ce qui me

(13) *Mémoires.*
(14) *Mémoires.*

fut cher ! Ainsi va l'homme, de défaillances en défaillances. » (15). Bien des défaillances ont eu le temps d'avoir lieu quand il rencontre à nouveau Mme Récamier et que leurs destinées se joignent : elle avait quarante et un ans et brillait de tout l'éclat de sa maturité qui ne devait pas se ternir de si tôt; et lui, à cinquante ans, en pleine gloire, en pleine carrière politique, ne comptait plus ses succès féminins. Très vite, il s'impose à Juliette Récamier, et, en un hiver, réussit à évincer toute la petite cour qui l'environne : il est le maître, et il va l'être pendant trente ans; mais cela n'ira pas sans heurts. Au début, Juliette Récamier l'aime d'une passion exclusive et jalouse, qui fait paraître bien improbable cette anomalie génitale dont on l'a gratifiée et qui lui aurait interdit tout rapprochement physique; mais elle ne peut pas lutter contre le tempérament inconstant du poète; elle ne peut l'admettre, se sépare même de l'infidèle, va en Italie. Mais, quand elle revient, tout recommence, et elle prend le parti de fermer les yeux, ajoutant à son amour une note d'amitié tendre et de sollicitude maternelle : Chateaubriand est le centre de son salon de l'Abbaye-au-Bois, elle recopie ses *Mémoires*, elle en organise des lectures, elle s'attache à lui faciliter sa carrière politique, elle devient peu à peu la femme irremplaçable qui l'assistera jusqu'à son lit de mort; et, Chateaubriand mort, elle emploiera l'année qui lui reste à vivre à veiller sur la publication des *Mémoires* et à classer les souvenirs du disparu. Chateaubriand a eu la chance de rencontrer deux femmes l'aimant assez pour savoir être aveugles et l'adorer tel qu'il était, pour lui-même.

Toutes ces femmes ont aimé Chateaubriand et ont souffert par lui; car nous le retrouvons en amour tel que partout ailleurs, prompt à s'enthousiasmer et dégoûté le lendemain, avide de conquête et déçu de sa conquête; en un mot, capricieux comme une femme, quitte à le regretter quand il est

(15) *Mémoires*.

trop tard : « Je n'ai cessé, en la pleurant, dit-il de Mme de Duras, de me reprocher les inégalités dont j'ai pu affliger quelquefois des cœurs qui m'étaient dévoués. » (16). Plus que tout autre, il a ressenti ce besoin de faire souffrir les gens que l'on aime.

Les a-t-il aimées seulement ? Il semble bien que non, à part Mme de Beaumont, qui n'a pas vécu longtemps, et Mme Récamier, qui est restée si longtemps qu'elle finit par être non seulement l'amante, mais l'amie et la confidente. Il a dit en parlant de Byron : « Qui sait ? Il n'avait peut-être pas trouvé la femme qu'il cherchait, une femme assez belle, un cœur aussi vaste que le sien ? » (17). N'était-ce pas à lui qu'il pensait ? N'a-t-il pas cherché toute sa vie cette femme qui le satisferait, qui correspondrait à la merveilleuse image qui était en lui, et qu'il crut presque trouver en Pauline de Beaumont. Dans la lettre qu'il écrit à la jeune Occitanienne pour lui expliquer son refus, qu'elle devait trouver bizarre, et qu'il craignait sans doute de voir interpréter d'une façon peu avantageuse pour lui : « Je vis passer cette idéale image, dit-il, puis vinrent les amours réelles qui n'atteignirent jamais à cette félicité imaginaire dont la pensée était dans mon cœur. »

Du reste, sa défiance de lui le poursuit même avec les femmes qui semblent l'aimer le plus; il ne peut s'empêcher de se demander si c'est vraiment lui que l'on aime : « Je n'ai jamais pu démêler si des causes extérieures, si le fracas de la renommée, la parure des partis, l'éclat des hautes positions littéraires ou politiques, n'étaient pas l'enveloppe qui m'attirait des empressements. » (18).

Nous le voyons ainsi passer d'une aventure à l'autre, en menant même plusieurs à la fois : lorsqu'il est ambassadeur à Rome, il fréquente deux femmes, Prudence et la comtesse

(16) *Mémoires.*
(17) *Mémoires.*
(18) *Mémoires.*

fut cher ! Ainsi va l'homme, de défaillances en défaillances. » (15). Bien des défaillances ont eu le temps d'avoir lieu quand il rencontre à nouveau Mme Récamier et que leurs destinées se joignent : elle avait quarante et un ans et brillait de tout l'éclat de sa maturité qui ne devait pas se ternir de si tôt; et lui, à cinquante ans, en pleine gloire, en pleine carrière politique, ne comptait plus ses succès féminins. Très vite, il s'impose à Juliette Récamier, et, en un hiver, réussit à évincer toute la petite cour qui l'environne : il est le maître, et il va l'être pendant trente ans; mais cela n'ira pas sans heurts. Au début, Juliette Récamier l'aime d'une passion exclusive et jalouse, qui fait paraître bien improbable cette anomalie génitale dont on l'a gratifiée et qui lui aurait interdit tout rapprochement physique; mais elle ne peut pas lutter contre le tempérament inconstant du poète; elle ne peut l'admettre, se sépare même de l'infidèle, va en Italie. Mais, quand elle revient, tout recommence, et elle prend le parti de fermer les yeux, ajoutant à son amour une note d'amitié tendre et de sollicitude maternelle : Chateaubriand est le centre de son salon de l'Abbaye-au-Bois, elle recopie ses *Mémoires*, elle en organise des lectures, elle s'attache à lui faciliter sa carrière politique, elle devient peu à peu la femme irremplaçable qui l'assistera jusqu'à son lit de mort; et, Chateaubriand mort, elle emploiera l'année qui lui reste à vivre à veiller sur la publication des *Mémoires* et à classer les souvenirs du disparu. Chateaubriand a eu la chance de rencontrer deux femmes l'aimant assez pour savoir être aveugles et l'adorer tel qu'il était, pour lui-même.

Toutes ces femmes ont aimé Chateaubriand et ont souffert par lui; car nous le retrouvons en amour tel que partout ailleurs, prompt à s'enthousiasmer et dégoûté le lendemain, avide de conquête et déçu de sa conquête; en un mot, capricieux comme une femme, quitte à le regretter quand il est

(15) *Mémoires*.

trop tard : « Je n'ai cessé, en la pleurant, dit-il de Mme de Duras, de me reprocher les inégalités dont j'ai pu affliger quelquefois des cœurs qui m'étaient dévoués. » (16). Plus que tout autre, il a ressenti ce besoin de faire souffrir les gens que l'on aime.

Les a-t-il aimées seulement ? Il semble bien que non, à part Mme de Beaumont, qui n'a pas vécu longtemps, et Mme Récamier, qui est restée si longtemps qu'elle finit par être non seulement l'amante, mais l'amie et la confidente. Il a dit en parlant de Byron : « Qui sait ? Il n'avait peut-être pas trouvé la femme qu'il cherchait, une femme assez belle, un cœur aussi vaste que le sien ? » (17). N'était-ce pas à lui qu'il pensait ? N'a-t-il pas cherché toute sa vie cette femme qui le satisferait, qui correspondrait à la merveilleuse image qui était en lui, et qu'il crut presque trouver en Pauline de Beaumont. Dans la lettre qu'il écrit à la jeune Occitanienne pour lui expliquer son refus, qu'elle devait trouver bizarre, et qu'il craignait sans doute de voir interpréter d'une façon peu avantageuse pour lui : « Je vis passer cette idéale image, dit-il, puis vinrent les amours réelles qui n'atteignirent jamais à cette félicité imaginaire dont la pensée était dans mon cœur. »

Du reste, sa défiance de lui le poursuit même avec les femmes qui semblent l'aimer le plus; il ne peut s'empêcher de se demander si c'est vraiment lui que l'on aime : « Je n'ai jamais pu démêler si des causes extérieures, si le fracas de la renommée, la parure des partis, l'éclat des hautes positions littéraires ou politiques, n'étaient pas l'enveloppe qui m'attirait des empressements. » (18).

Nous le voyons ainsi passer d'une aventure à l'autre, en menant même plusieurs à la fois : lorsqu'il est ambassadeur à Rome, il fréquente deux femmes, Prudence et la comtesse

(16) *Mémoires.*
(17) *Mémoires.*
(18) *Mémoires.*

del Drago, poursuit une amitié vieille de plusieurs années avec Mme de Cottens, correspond avec une vieille marquise de province qu'il croit jeune et qu'il n'a jamais vue, et trouve encore le temps d'écrire des lettres amoureuses à Mme Récamier. « J'errai sur le globe, dit-il, changeant de place sans changer d'être, cherchant toujours et ne trouvant rien. » Il ne pouvait pas trouver; car ce qu'il voulait aimer dans les autres c'était encore lui-même, et c'est à la poursuite inutile de son âme, de son image, qu'il s'est efforcé toute sa vie.

*
* *

« Toutes les âmes n'ont pas une égale aptitude au bonheur, comme toutes les terres ne portent pas également des moissons. » (19). Peut-être même n'est-ce que sur les âmes malheureuses que les moissons peuvent pousser; Chateaubriand, heureux et comblé, n'aurait jamais écrit son œuvre. On peut se demander ce que l'on pourrait faire si un malade comme Chateaubriand entrait un jour dans notre cabinet pour nous consulter. Sans doute, un traitement hygiénique et diététique, l'opothérapie thyroïdienne à petites doses régulatrices, améliorerait sa santé, et rétablirait son équilibre vital. Mais serait-il encore tout à fait Chateaubriand ?

(19) *Mémoires.*

del Drago, poursuit une amitié vieille de plusieurs années avec Mme de Cottens, correspond avec une vieille marquise de province qu'il croit jeune et qu'il n'a jamais vue, et trouve encore le temps d'écrire des lettres amoureuses à Mme Récamier. « J'errai sur le globe, dit-il, changeant de place sans changer d'être, cherchant toujours et ne trouvant rien. » Il ne pouvait pas trouver; car ce qu'il voulait aimer dans les autres c'était encore lui-même, et c'est à la poursuite inutile de son âme, de son image, qu'il s'est efforcé toute sa vie.

*
* *

« Toutes les âmes n'ont pas une égale aptitude au bonheur, comme toutes les terres ne portent pas également des moissons. » (19). Peut-être même n'est-ce que sur les âmes malheureuses que les moissons peuvent pousser; Chateaubriand, heureux et comblé, n'aurait jamais écrit son œuvre. On peut se demander ce que l'on pourrait faire si un malade comme Chateaubriand entrait un jour dans notre cabinet pour nous consulter. Sans doute, un traitement hygiénique et diététique, l'opothérapie thyroïdienne à petites doses régulatrices, améliorerait sa santé; et rétablirait son équilibre vital. Mais serait-il encore tout à fait Chateaubriand ?

(19) *Mémoires.*

CONCLUSIONS

Au cours de cette étude sur Chateaubriand, dont le but était de mettre en lumière les liens qui rattachent l'œuvre littéraire à l'homme, nous avons vu :

I. — Dans un premier chapitre, la vie prodigieusement remplie de Chateaubriand, vie polymorphe, qui est peut-être son chef-d'œuvre.

II. — Nous avons étudié sa carrière morbide, en mettant en relief ses antécédents familiaux assez chargés, et nous avons conclu à un tempérament neuro-arthritique, à base d'instabilité thyroïdienne.

III. — Nous avons passé en revue ses facultés intellectuelles, sa vie affective, les complexes freudiens, et nous avons conclu à un arrêt de son évolution psycho-sexuelle, au stade infantile de narcissisme, qui nous a permis de proposer une explication de différents traits contradictoires de sa personnalité.

IV. — Nous avons essayé de mettre en lumière les répercussions qu'ont pu entraîner son tempérament et sa constitution psychique :

— sur son œuvre, expression symbolique des tendances refoulées;

— sur sa vie politique, où son insatisfaction sentimentale l'a conduit à se réfugier;

— sur sa vie sentimentale, où sa constitution narcissique l'a voué à un continuel inassouvissement.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes condisciples, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine.

Je donnerai mes soins à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime.

Reconnaissant envers mes Maîtres, je tiendrai leurs enfants et ceux de mes confrères pour des frères, et, s'ils devaient apprendre la médecine ou recourir à mes soins, je les instruirais et les soignerais sans salaire ni engagement.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession honoré à jamais parmi les hommes; si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire.

Vu : *Le Doyen*,

PIERRE MAURIAC.

Vu, bon a imprimer :

Le Président,

CH. PERRENS.

Vu et permis d'imprimer :

Bordeaux, le 17 juillet 1936.

Le Recteur de l'Académie,

A. TERRACHER.

CONCLUSIONS

Au cours de cette étude sur Chateaubriand, dont le but était de mettre en lumière les liens qui rattachent l'œuvre littéraire à l'homme, nous avons vu :

I. — Dans un premier chapitre, la vie prodigieusement remplie de Chateaubriand, vie polymorphe, qui est peut-être son chef-d'œuvre.

II. — Nous avons étudié sa carrière morbide, en mettant en relief ses antécédents familiaux assez chargés, et nous avons conclu à un tempérament neuro-arthritique, à base d'instabilité thyroïdienne.

III. — Nous avons passé en revue ses facultés intellectuelles, sa vie affective, les complexes freudiens, et nous avons conclu à un arrêt de son évolution psycho-sexuelle, au stade infantile de narcissisme, qui nous a permis de proposer une explication de différents traits contradictoires de sa personnalité.

IV. — Nous avons essayé de mettre en lumière les répercussions qu'ont pu entraîner son tempérament et sa constitution psychique :

— sur son œuvre, expression symbolique des tendances refoulées;

— sur sa vie politique, où son insatisfaction sentimentale l'a conduit à se réfugier;

— sur sa vie sentimentale, où sa constitution narcissique l'a voué à un continuel inassouvissement.

BIBLIOGRAPHIE

I. — *Œuvres de Chateaubriand.*

Essai sur les révolutions (1795).

Atala (1801).

Le Génie du christianisme (contenant « Atala » et « René ») (1802).

Les Martyrs (1809).

L'Itinéraire de Paris à Jérusalem (1811).

De Buonaparte et des Bourbons (1813)

Mélanges de politique.

La Monarchie selon la Charte.

Les Natchez (1826).

Les Aventures du dernier Abencérage (1826).

De la Restauration et de la Monarchie élective (1831).

Les Etudes historiques (1831).

Mémoire sur la captivité de la duchesse de Berry (1832).

Moïse (1834).

Vie du duc de Berry.

Le Paradis perdu, traduction (1836)

Essai sur la littérature anglaise (1836)

Le Congrès de Vérone (1838).

La Vie de Rancé (1844).

Mémoires d'outre-tombe (1848).

II. — *Bibliographie médicale et littéraire.*

Beaunier. — Trois amies de Chateaubriand. Fasquelle, 1910.

Boll et Achille-Delmas. — La personnalité humaine. Flammarion, 1931.

Bordeaux (Henry). — Sentiments et idées de ce temps. Les passions de Chateaubriand. Perrin, 1897.

Bourget (Paul). — Etudes et portraits. Lemerre, 1888.

Brousson. — Lucile et René. *Nouvelles littéraires*, 10 août 1935.

Canat. — Le sentiment de la solitude morale chez les romantiques. Alcan, 1904.

Chateaubriand (Mme de). — Mémoires de Mme de Chateaubriand. Préface et notes de J. Le Gras, Jonquières, 1929.

Faguet. — Amours d'hommes de lettres. Lecène-Oudin, 1906.

Freud. — Cinq Leçons sur la psychanalyse.

— Essais de psychanalyse.

Gourmont (Rémy de). — Promenades littéraires. 3e et 5e séries, *Mercure de France*, 1909, 1913.

Henriot. — Livres et portraits (Les finances de Chateaubriand. Le second René). Plon, 1923.

Herriot (Edouard). — Madame Récamier et ses amis. Payot, 1929.

Hesnard. — La psyschanalyse.

— L'individu et le sexe.

— La vie et la mort des instincts.

Lemaître. — Chateaubriand. Lévy, 1912.

Léopold-Lévy. — Le tempérament et ses troubles. Editions Olivers, Paris, 1929.

— Nervosisme et glandes endocrines. Editions de l'Esprit médical, Paris, 1931.

Loménie (J. Beau de). — Lettres de Chateaubriand à Mme Récamier pendant son ambassade à Rome. Plon, 1929.

Marcellus (de). — Chateaubriand et son temps. Paris, 1859.

Paléologue (Maurice). — Romantisme et diplomatie. Hachette, 1925.

Régis. — Précis de psychiatrie.

Sainte-Beuve. — Causeries du lundi. Lévy, 1872.

— Chateaubriand et son groupe. Lévy, 1872.

Suarès (André). — Portraits. Editions de la N. R. F., 1913.

Thomas (Louis). — Préface aux œuvres de Lucile de Chateaubriand. Messein, 1912.

— Correspondance générale de Chateaubriand. Champion, 1912.

Vigny. — Journal d'un poète.

19.718. — Bordeaux, Imprimerie Centrale Delmas, 6, place Saint-Christoly. — 1936.